

J'EN SUIS EMPOISONNE DE L'ODEUR, TANT IL EST PUNAYS

UNE LECTURE OLFACTIVE DU *PANTAGRUEL*

Aantal woorden: 22.531

Emma Vandevyvere

Studentennummer: 01407442

Promotor : Prof. Dr. Alexander Roose,

Masterproef voorgelegd voor het behalen van de graad master in de taal- en letterkunde :
talencombinatie Frans – Spaans

Academiejaar: 2018 – 2019

Les remerciements

Avant d'aborder le sujet du mémoire, je voudrais bien exprimer un mot de reconnaissance envers tous ceux qui m'ont aidée à mener cette étude jusqu'à son terme.

Je voudrais tout d'abord remercier le directeur de thèse Prof. Dr. Alexander Roose. Il me donne toujours la liberté d'élaborer mes propres idées en me donnant de bons conseils.

Ensuite, mes parents étaient aussi un grand aide pour ce mémoire. Grâce à la collection de livres de mon père, j'ai obtenu des connaissances valables en tout domaine.

Je tiens aussi à remercier mon entraîneur, Marc De Loose. Je combine mes études académiques avec le sport de haut niveau. Il a changé à plusieurs reprises l'horaire d'entraînements afin que je pouvais écrire le mémoire présent.

Les abréviations

P : « *Pantagruel* » dans François Rabelais, *Œuvres Complètes*, éd. Guy Demerson, Paris, Editions du Seuil, 1973

G : « *Gargantua* » dans François Rabelais, *Œuvres Complètes*, éd. Guy Demerson, Paris, Editions du Seuil, 1973

LTL : « *Le Tiers Livre* » dans François Rabelais, *Œuvres Complètes*, éd. Guy Demerson, Paris, Editions du Seuil, 1973

À l'aide de chiffres romains, je réfère aux chapitres.

L'introduction

L'idée de consacrer un mémoire à l'odeur du *Pantagruel*¹ m'a été suggérée par une étude comparative des chapitres XXXII et XXXIII dudit livre². Ce commentaire de texte explicite quelques thèmes propres au corpus rabelaisien. Néanmoins, il est possible de dégager d'autres lectures, par exemple une lecture sensorielle. Les deux chapitres concernés ne comptent que quelques pages, mais les références olfactives y abondent. À titre d'exemple, durant l'itinéraire buccal, décrit avec précision par le narrateur, Alcofribas mentionne notamment la peste, l'ail et les résidus corporels comme l'urine et les excréments. En somme, des objets ou des maladies connus pour les émanations désagréables.

En effet, les études littéraires classiques visent trop souvent une lecture exclusivement intellectuelle de l'œuvre, octroyant un « altior sensus » aux mots. Néanmoins, le lecteur perspicace observe qu'il existe d'autres manières d'apprécier un livre. Il importe de souligner que la compétence intellectuelle de l'œuvre n'est pas exclue dans cette étude. L'expérience de la lecture constitue, en revanche, « une activité globale qui engage l'ensemble de la personne, les facultés sensorimotrices autant que les opérations de l'esprit »³. Une lecture olfactive de n'importe quelle œuvre propose donc un enrichissement au cœur des éditions critiques. Sans aucun doute, les cinq sens ne s'effacent pas quand le lecteur se met à lire. Le visuel reste le sens le plus exploité par le lecteur du XXI^e siècle, mais plusieurs théories, qui deviennent de plus en plus nombreuses, démontrent que la sensibilité olfactive entre également en scène. Il importe de noter que dans le domaine d'études sensorielles, la plupart des critiques se concentre essentiellement sur la thématique du livre, ce qui se passe avec *Das Parfum* de Süskind⁴, une œuvre particulièrement appréciée pour ses références olfactives, contrairement au *Pantagruel*. Le titre *Das Parfum* révèle instantanément que l'histoire se situe dans un environnement plein d'odeurs. La narration associe l'idée stéréotypique de l'odeur et l'animalité. Le protagoniste Jean-Baptiste Grenouille tue plusieurs filles afin de transformer leurs odeurs corporelles en un parfum attirant. C'est l'image typique du maniaque qui renifle sa proie. À la fin de la nouvelle, Jean-Baptiste est dévoré par la foule furibonde. La description de l'expérience olfactive forme ainsi le fil rouge des œuvres et des

¹ Communément le titre du livre est abrégé, c'est-à-dire l'œuvre s'appelle correctement *Pantagruel, roy des Dipsodes, restitué à son naturel avec ses faitz et prouesses espoventables, composez par M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence*.

² Nous citons le texte de Rabelais dans l'édition procurée par Demerson : François Rabelais, *Œuvres Complètes*, éd. Guy Demerson, Paris, Editions du Seuil, 1973.

³ Michel Jeanneret, « Quand le sens passe par les sens : Rabelais et l'intelligence des corps », *Poétique*, 178, 2015, p. 148.

⁴ Patrick Süskind, *Das Parfum : die Geschichte eines Mörders*, Zurich, Diogenes, 1994.

recherches. Je propose, en revanche, une approche fondée sur la linguistique et les références extralinguistiques, mais également une analyse des bases historiques, sociologiques et neurologiques.

Dans cette optique, il faut être conscient du fait que la perception de l'odeur du lecteur du XVI^e siècle du *Pantagruel* diffère fondamentalement de l'expérience du lecteur contemporain. D'après Corbin, le lecteur actuel est entouré par « le silence olfactif⁵ » qui implique une intolérance totale à toute sorte de mauvaise odeur. Corbin constate que depuis l'aube des Temps Modernes, l'élite intellectuelle prête peu d'attention au sens olfactif. En effet, les stéréotypes affirment une infériorité de l'odorat, jugée plus proche du monde animalier que de l'intellect. En somme, c'est le « sens du désir, de l'appétit, de l'instinct. [...] Flairer assimile à la bête. L'impuissance du langage à traduire les sensations olfactives ferait de l'homme, si ce sens prédominait, un être rivé au monde extérieur⁶. Il s'y ajoute que l'odorat est un sens primitif, étant donné que les micro-organismes, comme les bactéries, disposent d'un système olfactif. L'odorat fonctionne donc comme l'antipode de l'intelligence. Pour cette raison, les philosophes bannissent ce sens. En effet, Rindisbacher explique la hiérarchie des cinq sens où l'odorat ne jouit pas d'une bonne réputation :

Western society has a history of distrust of the senses. As the suppliers of an experience that is unalienably personal, they contain an anarchic potential that cannot easily be yoked to social utility. On the other hand, as the providers of raw information about the object world they mark, of course, the essential first step along the complex route from perception to cognition. It is with cognitive data that we feel more comfortable.⁷

Il s'ensuit que la perception immédiate n'est pas socialement utile. Il faut d'abord que la matière devient communicable. C'est effectivement dans ce domaine que la linguistique, et par extension la littérature, se trouve et dans laquelle se positionne la présente étude. Néanmoins, il semble arbitraire d'étudier l'odorat dans la littérature. Ce sens dépasse le livre. Toutefois, seulement à travers le langage, l'odeur passe d'une observation immédiate et subjective au traitement cognitif. Il importe également de souligner que de grandes parties de la perception immédiate s'échappent dans un discours. Il s'avère donc difficile de se rendre compte de l'effet de l'odorat, et par extension des autres sens, dans le XVI^e siècle : « il faut bien assumer, puisque les autres témoins, et notamment les mémorialistes, ne sont pas prolixes en fait de sensations transcrites, de données

⁵ Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille*, Paris, Flammarion, 2016, p. 10.

⁶ *Ibid.*, p. 13

⁷ Hans J. Rindisbacher, *The smell of books : a cultural-historical study of olfactory perception in literature*, Ann Arbor, The university of Michigan press, 1992, p. 1.

élémentaires et spontanées du senti »⁸. L'information directe et primaire liée à la sensation olfactive n'est donc pas esquissée dans les manuscrits. Tout sera déduit du contexte.

Toutes ces observations amènent à la question de savoir si le *Pantagruel* sent mauvais. Cette question implique qu'il y a des odeurs désagréables présentes au long du livre. Effectivement, l'hypothèse m'est venue à l'esprit après la lecture de seulement deux chapitres où les « puantes haleines » (P, XXXII) se mêlent à la peste et « l'ailade » (P, XXXII). A priori le *Pantagruel* pue

Dans un premier temps, le fonctionnement neurologique du sens olfactif est présenté, afin d'établir une base scientifique pour l'étude. En effet, l'individu perçoit une odeur et traite cette information olfactive pour la comprendre et l'objectiver. Je focalise surtout sur la perception discursive, vu que j'étudie une œuvre écrite. Il s'agit donc de transformer la perception immédiate en matière communicable. Donc, dans cette partie, je résume également les recherches effectuées sur le rapport entre la lecture des mots et les zones olfactives qui s'activent dans le cerveau. Il s'y ajoute que, au XVI^e siècle, la lecture se fait à haute voix et souvent en groupe. Il sera donc également essentiel d'analyser les résultats de la recherche scientifique sur le lien entre l'ouïe et l'odorat. La difficulté réside également dans le fait que chaque individu discerne une perception sensorielle différemment. Il sera, par conséquent, utile de s'arrêter sur l'effet proustien, nom sous lequel les souvenirs liés aux objets odorants, perçus lors de la lecture d'une œuvre, se regroupent.

La deuxième partie du mémoire étudie l'œuvre même, à savoir le *Pantagruel*. Les multiples occurrences fondamentales de l'odorat rendent cette étude nécessaire. Même si l'odorat se compte parmi les rangs inférieurs de la sensibilité de nos jours Mandrou explique que : « Les hommes du XVI^e siècle sont au contraire très sensibles aux odeurs, aux parfums »⁹ et Jeanneret conjecture que : « dans une culture moins intellectuelle et conceptuelle que la nôtre, moins dominée par l'écrit et par la communication à distance, la sensibilité sensorielle est plus vive et véhicule davantage d'informations que pour l'homme moyen du XXI^e siècle »¹⁰. Il s'ensuit que beaucoup d'information sera déduit d'une lecture olfactive du *Pantagruel*. D'abord, le prologue du *Gargantua* est mentionné, afin de démontrer que Rabelais incite le lecteur à sentir le livre. Il faut remarquer qu'il demande également d'exploiter les autres sens, autre élément qui indique une coopération de tous les sens impliquée dans la lecture. Il importe d'abord de commenter les nombreuses occurrences de nez, l'organe renifleur primordial dans l'expérience olfactive. Dans ce chapitre, je propose également des sous-catégories de diverses odeurs rencontrées au cours de la lecture. Chaque sous-catégorie offre un inventaire des occurrences associées avec une odeur précise. J'expose

⁸ Robert Mandrou, *Introduction à la France moderne (1500-1640)*, Éditions Albin Michel, Paris, 1974, p. 76.

⁹ Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 81.

¹⁰ Michel Jeanneret, *op. cit.*, p. 155.

chaque fois la pertinence historique des odeurs et leur impact sur la vie médiévale. Les odeurs désagréables forment sans aucun doute la majorité dans l'œuvre. La catégorie regroupe des objets d'études très variés : les maladies, la mort, la guerre, les livres, etc. Une partie plus brève est consacrée aux odeurs agréables.

Dans le troisième chapitre, je fournis quelques hypothèses sur le fait que Rabelais expose le monde réel et ne cherche pas à l'embellir. Pourquoi ne mentionne-t-il guère d'odeurs agréables ? Indique l'exploitation des sens un rattachement au réalisme ? Le lien entre les personnages et le lecteur se dissipe, vu que les figures pantagruéliques subodorent les mêmes senteurs que dans la vie contemporaine. J'analyse également quelques extraits des contemporains de Rabelais afin de découvrir si la référence olfactive dans une œuvre du XVI^e siècle est un phénomène rare et marginal. Montaigne, par exemple, écrit tout un essai sur les senteurs. La poésie de Ronsard et Marot passera également au crible.

En somme, je propose une étude interdisciplinaire afin de démontrer que le *Pantagruel* sent mauvais. En même temps, je démontre que les lectures sensorielles ne sont pas une invention issue de mon imagination. En effet, il existe une corrélation entre la lecture d'une œuvre et l'implication de tous les sens et non seulement du visuel.

Chapitre 1. Le cadre théorique

1. L'état de question : l'anosmie historique

Il est regrettable que ce chapitre ne peut pas se nommer « l'odoramania¹¹ » historique. Les études scientifiques et les traités philosophiques ne mentionnent guère le nez. Néanmoins, en esquisant ici un résumé sur l'histoire de la sensibilité olfactive, je démontre que l'expérience autour des odeurs change selon le temps. Il ne peut être question de rendre clair à l'excès le penchant psychique des individus pendant différentes époques, mais l'odorat du *Pantagruel* sera donc plausiblement perçu différemment dans chaque période.

La raison de l'absence d'études académiques sur l'olfactologie se situe dans le domaine sociologique. L'odorat forme ensemble avec la vue, l'ouïe, le toucher et le goût les cinq sens traditionnels. Même si ces sens sont tous exploités, il existe une certaine hiérarchie. Kant réfère notamment au goût et à l'odorat comme « den inneren Sinn »¹², connu pour leur caractère « mehr subjektiv als objektiv »¹³. Dans cette optique, Jaquet explique qu'« une investigation portant sur l'odorat souffre du même discrédit culturel que l'odorat lui-même et que la reconnaissance du caractère majeur ou mineur d'une recherche est moins liée à sa qualité intrinsèque qu'à la dignité prêtée à son objet »¹⁴. Il est alors à propos d'observer comment l'odorat évolue dans le temps et se construit surtout avec les opinions sociologiques.

Contrairement au silence olfactif actuel, l'homme primitif s'appuyait sur l'odorat afin de survivre. Il est ainsi raisonnable d'affirmer que ce sens était jadis très développé. En somme, le nez exerce dans cette période le summum de son pouvoir. Certes, il n'existe pas de documents écrits à propos de cette phase, si bien qu'il faille passer à une époque où l'odorat se fait remarquer dans les manuscrits.

Selon Jaquet, la vue philosophique concernant l'odorat pendant l'Antiquité se révèle surtout physiologiquement¹⁵. Aristote discute dans son traité *De la sensation et des choses sensibles* dans le chapitre V le fonctionnement de l'odorat¹⁶. Le débat questionne si le récepteur capte les odeurs par la respiration ou par la perception d'effluves, qui n'implique pas les voies respiratoires, mais l'absorption par la peau. En outre ce débat, ce sont surtout les philosophes médecins qui focalisent sur la description de l'odorat. Néanmoins, il est juste d'ajouter que les théologiens chrétiens

¹¹ C'est le titre de la revue Beaux-Arts Magazine du numéro 23 de décembre 2003.

¹² Immanuel Kant, éd. J.H. von Kirchmann, *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht*, Berlin, Heimann, 1869, p. 40.

¹³ *Ibid.*, p. 45.

¹⁴ Chantal Jaquet, *Philosophie de l'odorat*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 6.

¹⁵ *Ibid.*, p. 8.

¹⁶ Aristote, éd Jules Tricot, *De anima*, Paris, Vrin, 1965.

commencent également à décrire l'importance de l'odorat. Saint Augustin, par exemple, souligne l'importance de bonnes odeurs et indique qu'il faut mieux éviter toute sorte d'odeur négative. Pourtant, il condamne le rituel romain des bains en argumentant que la purification des âmes appartient seulement aux religieux¹⁷.

Au Moyen Âge, la chrétienté joue également un grand rôle dans la définition de l'odorat. Pendant cette époque, la conception qu'une odeur agréable se lie au ciel, alors que les mauvaises odeurs réfèrent à l'enfer se développe davantage. Dans *Aroma*, les chercheurs estiment que « in the premodern West, odours were thought of as intrinsic essences, revelatory of inner truth. Through smell, therefore, one interacted with interiors, rather than with surfaces, as one did through sight »¹⁸. Cette conception sur l'odorat est en opposition diamétrale avec la vision moderne des sens. L'odorat vaut comme une opinion personnelle, ce qui n'est pas digne d'intérêt dans les théories objectives de la modernité.

Quant au XVI^e siècle, la période dans laquelle vit Rabelais, l'odorat forme sans doute un sens puissant. On observe certainement une continuité de la conception classique et médiévale sur l'importance de l'odorat au sein de l'apparat sensitif. Febvre résume notamment : « [Le XVI^e siècle] qui ne voit pas d'abord, qui entend et qui flaire, qui hume les souffles et qui capte les bruits »¹⁹. Premièrement, il faut être conscient de la manière de raisonner qui diffère fondamentalement de la logique actuelle. Les hommes du XVI^e siècle, en matière de science, se fondaient sur les observations sensibles et naturelles. Febvre conclut qu'ils « étaient des plein-vent. Des hommes proches de la terre et de la vie rurale. Des hommes qui, dans leurs cités même, retrouvaient la campagne, ses bêtes et ses plantes, ses odeurs et ses bruits. Des hommes de plein air, voyant mais sentant aussi, humant, écoutant, palpant, aspirant par tous leurs sens »²⁰. Or, l'homme ne faisait pas de distinction entre les cinq sens. Chaque élément était tout aussi important et la synesthésie s'installait naturellement dans la pensée.

Mandrou, à l'exemple de Febvre, publie un essai de psychologie historique sur la France à l'aube des Temps Modernes²¹. Il consacre tout un chapitre au déroulement de la sensibilité où il expose

¹⁷ Hans J. Rindisbacher, *op. cit.*, p. 5-6. L'odorat forme donc pour Saint-Augustin une indication de spiritualité. Quant aux autres sens, le théologien chrétien montre une attitude beaucoup plus hostile : « Augustine, after the agonizing struggle against the seductive powers of the sensory-sensual world described in the *Confessions*, redraws the line between the disembodied, spiritual, and transcendental realm on the one hand and the corporeal, sensual and immanent on the other. Vision is his worst tempter. Smell never haunts him very much ».

¹⁸ Constance Classen, David Howes et Anthony Synnott, *Aroma : the cultural history of smell*, London, Routledge, 1994, p. 5.

¹⁹ Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle*, Paris, Éditions Albin Michel, 1947, p. 434.

²⁰ *Ibid.*, p. 428.

²¹ Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 75-90.

la fusion entre le côté affectif et le côté intellectuel que l'homme éprouve, puisque la répartition des sens affectifs et intellectuels n'existe pas au XVI^e siècle²². Il souligne que les organes sensoriels sont évidemment les mêmes que de nos jours, mais que leur hiérarchie est complètement différente. Alors que le composant visuel est actuellement le plus exploité, l'ouïe est le sens primordial au XVI^e siècle. En deuxième position se trouve le toucher et la vue occupe la troisième place. Mandrou place l'odorat et le goût à côté des trois sens cités antérieurement. Il explique ce phénomène en exposant l'affectivité associée actuellement à l'odorat, ainsi qu'au goût. L'odorat ne conduirait pas à une vérité objective et pour cette raison il porterait à l'erreur. En effet, l'odorat exprime une réaction spontanée et par la suite elle est considérée approximative. Néanmoins, les odeurs occupent une place considérable dans le XVI^e siècle, vu que les hommes vivent proches de la nature. L'homme réagit jadis avec une sensibilité très vive aux impressions, vu qu'elles traduisent une connaissance seulement approximative du monde extérieur. Les sens dits objectifs coexistent avec les sens plus affectifs, ce qui conduit souvent aux réactions violentes face au fonctionnement de la nature pour lequel l'homme essaie de trouver des causes surnaturelles ou occultes. En conclusion, Mandrou souligne que les sens sont exploités tous simultanément.

Très récemment, les études autour de l'odorat ont brisé le silence. En 1982, Corbin publie le livre *Le miasme et la jonquille* où il décrit l'odorat et l'imaginaire sociale du XVIII^e et XIX^e siècle. Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle, que les intellectuels se soucient de l'air putréfiant qui émane dans les cités. Plusieurs odeurs puantes sont jugées morbides et il est temps de les éliminer afin de proposer un environnement sain aux citoyens. Cette époque est par la suite marquée par la désodorisation totale. Corbin constate alors que la façon de percevoir et d'analyser les odeurs s'est transformée²³. Il estime que cette désodorisation a manipulé la nature anthropologique de l'homme occidental et les a transformés en êtres intolérants face à toute sorte d'odeur. Il est donc légitime d'y déduire que le lecteur moderne ne soit pas aussi perspicace aux odeurs qu'un lecteur contemporain de Rabelais. Grâce à l'ouvrage de Corbin de nouvelles voies de recherches se sont légitimées. De nombreux chercheurs lui ont emboîté le pas en différents domaines : anthropologique, scientifique, sociologique,...

²² Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 76. Selon Mandrou, la vue, l'ouïe et le toucher sont les sens dits intellectuels, alors que l'odorat et le goût forment les sens affectifs.

²³ Alain Corbin, *op. cit.*, p. 9-130.

2. L'odorat : de la perception à l'activité cognitive

Rindisbacher indique que le corps est le locus de la perception sensorielle et que le corps fournit toute sorte d'information que les personnes acceptent comme vrai, comme la réalité. Ce « sinnliche Gewissheit »²⁴ démontre l'intellectualisation des sens procurée par la pensée occidentale :

Sensate certainty is a highly abstract concept of dealing with both the act and the objects of perception after separating them from their concrete sensory content and recontextualizing them as cognitive data in a realm of intellectual rarification. One of the main problems with sensate certainty and sensory experience lies in their purely momentous nature, without past, without future. It is acculturation and particularly language that, while streamlining experience by molding it into its communicative structures, give it a temporal dimension, add past and future, loss and longing, hope and despair²⁵.

L'étude de l'odorat dans les œuvres littéraires se situe donc sur divers niveaux. Tout d'abord se révèle le côté physiologique, vu que les sujets perçoivent une odeur. Il s'y ajoute la nuance intellectuelle, lorsque les sujets traitent l'information sensorielle. De surcroît, l'expérience olfactive, normalement momentanée, devient éternelle, au moment où le processus de sentir les objets olfactifs soit écrit sur papier, c'est-à-dire dans un livre. À partir du moment que les références à l'odorat sont écrites, le lecteur peut relire les fragments où il capte donc à nouveau les sensations liées à l'expérience olfactive.

Il importe de distinguer une autre dichotomie de la perception sensorielle. Il existe, selon Rindisbacher, d'un côté l'aspect matériel²⁶. L'environnement sensoriel change selon le temps ; le cinéma et la photographie par exemple ont changé le mode de voir le monde. Dans cette optique, la capacité sensorielle d'un citoyen médiéval et du lecteur actuel n'ont pas changé physiologiquement. Ce sont, au contraire, les développements évolutionnaires qui ont provoqués une différente réaction sensorielle face aux situations rencontrées. En ce qui concerne l'odorat, l'industrie des parfums a fourni au public une inclination des senteurs synthétiques et même une obsession d'hygiène. De l'autre côté, l'aspect immatériel sémiotique ou discursif change également au cours du temps. La perception individuelle est toujours restreinte socialement, étant donné qu'un individu ne peut que manifester ce qui peut être exprimé dans la langue. Il faut également être attentif aux mécanismes cachés, comme l'inconscience. Ce qui apparaît dans le discours n'est que la partie émergée de l'iceberg, vu l'incapacité de la langue à traduire correctement une perception aussi subjective. Or, l'odorat connaît linguistiquement beaucoup de restrictions, vu qu'il

²⁴ George Wilhelm Friedrich Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Flammarion, 2008. Le terme renvoie à la théorie du philosophe Hegel et indique la certitude sensorielle. Le corps reçoit des stimuli via les sens et l'information que l'individu y déduit est considérée comme la seule chose au monde qui est certaine.

²⁵ Hans J. Rindisbacher, *op. cit.*, p. 3.

²⁶ *Ibid.*, p. 4.

n'existe pas un paradigme clos des mots concernant l'odorat, contrairement aux couleurs par exemple qui peuvent être dénotées séparément. Dan Sperber signale que : « Our knowledge about different smells figures in the encyclopaedia not in an autonomous domain, but scattered among all the categories whose referents have olfactive qualities »²⁷. L'individu reporte métonymiquement les objets odorants, c'est-à-dire il réfère à l'origine de l'odeur. Il existe donc autant de références olfactives que de lemmes encyclopédiques des référents qui peuvent dégager une odeur. En ce qui concerne l'étude de *Pantagruel*, j'analyse les catégories les plus présents au cours du livre. Ils servent comme exemples concrets desquelles j'explique la valeur socio-historique.

En somme, Kleinschmidt indique correctement que « These sensations [l'odorat, le goût et le toucher] are channelled through the mind and they are, consequently, specific to persons and cultures »²⁸. Bref, plusieurs catégories, à savoir la personne, la langue, le temps, la culture, etc. influent sur la manière traduire la perception immédiate d'une odeur en mots.

3. Le rapport entre la linguistique et la perception olfactive

La découverte des traces olfactives qui marquent la lecture présente du *Pantagruel* nécessiterait des tests neurologiques afin d'indiquer sa valeur pour le lecteur. Ils se dérouleraient comme suit : les participants lisent des mots ou des phrases qui se manifestent dans le livre. Via un scan qui montre l'activité du cerveau, plus concrètement les régions concernant l'odorat, les scientifiques peuvent distinguer si un rapport neurologique s'établit entre la partie linguistique et la partie sensorielle du cerveau.

Il faut remarquer qu'il existe déjà de nombreuses études sur le rapport entre la vision des images des objets avec une odeur marquée, par exemple de l'ail ou des excréments, et les zones olfactives situées dans le cerveau. Il s'avère que ces zones s'activent durant ce processus. Ces études démontrent en même temps que l'aspect visuel est devenu omniprésent dans notre société et il a relégué les autres sens au second plan.

Néanmoins González démontre que pendant la lecture des noms concrets fondamentalement associés à une certaine odeur, comme la cannelle et l'ail, les régions olfactives dans le cerveau s'activent également²⁹. Les scientifiques recourent aux scans MRI afin de découvrir quelles zones s'impliquent dans le processus.

²⁷ Dan Sperber, *Rethinking symbolism*, Cambridge, Cambridge university press, 1975, p. 116.

²⁸ Harald Kleinschmidt, *Perception and action in Medieval Europe*, Woodbridge, The Boydell Press, 2005, p. 57.

²⁹ Vu que je focalise surtout à la littérature, je n'aborde que très brièvement les résultats des examens. Pour une explication plus détaillée, il est recommandé de consulter l'étude suivante : Julio González e.a., « Reading cinnamon activates olfactory brain regions », *NeuroImage*, 32, mars 2006, p. 906-912.

Il faut noter que cette recherche présume l'hypothèse suivante : « Words are processed by distributed neural assemblies with cortical topographies that reflect their meaning or, more precisely, aspects of their reference »³⁰. En effet, le sujet utilise souvent un certain mot en présence du référent. Il faut ajouter que l'apprentissage des mots et la perception de l'odeur se trouvent nécessairement dans différentes zones du cortex. Néanmoins, l'information linguistique et référentielle du mot est sauvegardée via des réseaux corticaux. Les neurones cérébraux connectent alors le mot avec leurs associations, dans ce cas particulier l'odeur. En somme, Hebb explique que deux cellules ou systèmes de cellules qui s'activent ensemble à plusieurs reprises ont tendance à s'interconnecter³¹. Quand une cellule est alors activée, par l'odeur ou par la lecture, l'autre s'active mutuellement, vu qu'elles forment un ensemble. Piéron indique effectivement que : « Les processus perceptifs impliquent des réactions corticales complexes »³².

Les résultats des tests corroborent effectivement l'hypothèse formulée antérieurement : « The results of the present study suggest that reading words with strong olfactory association in their meaning activates olfactory regions in the brain »³³. La conclusion que l'on peut en tirer est que les noms desquels les référents s'associent avec une odeur connue stimulent directement et automatiquement leurs réseaux sémantiques dans les zones cérébrales concernant l'odorat, à savoir l'écorce piriforme et orbitofrontale³⁴.

L'explication scientifique peut sembler trop abstraite. Jeanneret explique alors le phénomène cognitif qui s'implique dans la lecture comme une sorte de simulation. L'intelligence kinésique est sollicitée quand le lecteur lit ou entend : « des indications qui, touchant à l'audition, au toucher, au goût ou à l'odorat, dans le vécu des personnages »³⁵. L'individu comprend alors l'action en recréant en soi-même la situation narrée. Il est juste d'ajouter que cette stimulation se voit renforcée par la proxémie qui règne dans le *Pantagruel*. À plusieurs reprises, le public est invité à participer aux actions. Le narrateur pose, par exemple, des questions au public, comme : « Avez-vous bien tout compris ? » (P, I). Ou il prononce un *nous* : « O quantes foyes nous les avons veu » (P, prologue). Jeanneret conclut adéquatement que : « tout est donc mis en place, d'entrée de jeu, pour rapprocher le narrateur des auditeurs et simuler leur interaction »³⁶. Le lecteur se trouve donc dans

³⁰ Julio González e.a., *op. cit.*, p. 906.

³¹ Donald Olding Hebb, *The organization of behaviour. A neuropsychological Theory*. New York, Wiley, 2002 [1945], p. 69-70.

³² Henri Piéron, *Aux sources de la connaissance : la sensation, guide de vie*, Paris, Éditions Gallimard, 1945, p. 190.

³³ Julio González e.a., *op. cit.*, p. 908.

³⁴ *Ibid.*, p. 909.

³⁵ Michel Jeanneret, « Quand le sens passe par les sens : Rabelais et l'intelligence des corps », *Poétique*, 178, 2015, p. 148.

³⁶ Michel Jeanneret, *op. cit.*, p. 149.

un face-à-face avec les personnages et partagent, par conséquence, leur vie et sensations, plus spécifiquement les odeurs perçues.

Dans la présente étude, je ne vise pas seulement à étudier les mots avec une connotation olfactive connue. La question est donc de savoir si l'esprit réagit également sur les référents moins associés à une certaine odeur, par exemple les maladies dont les symptômes émanent des odeurs morbides ou des espaces, comme l'enfer. Rindisbacher explique, dans cette optique, que « it is in the nature of language as a reference system to allude to reality not to recreate "the thing itself", but to appeal to the imagination to trigger a representation of that thing »³⁷. Selon lui, il est donc moins important de trouver quelles zones cérébrales s'activent durant la lecture, mais le contexte que les mots évoquent est au centre de l'intérêt.

4. De l'ouïe à la perception d'une odeur

Il est donc certain que la lecture, qui concerne la vue, peut activer les zones cérébrales impliquées dans l'expérience olfactive. Pourtant, il est intéressant de s'arrêter à la lecture d'un récit au cours du XVI^e siècle, vu qu'elle se faisait très régulièrement à haute voix. Dans tous les contextes c'est effectivement l'acte auditif qui domine ; soit les humanistes qui lisent et récitent en compagnie, soit les classes plus basses, qui ne savent pas lire, entendent des histoires qui nourrissent leur imagination³⁸. L'imprimerie montre, dans cette optique, une affection progressive du côté visuel, mais pendant le XVI^e siècle la lecture se fait assidûment à haute voix. Il est donc pertinent de savoir si à l'écoute d'un mot avec une connotation olfactive s'activent les mêmes neurones qui s'impliquent dans la perception d'une odeur.

En effet, Wesson et Wilson constatent qu'une relation entre la perception olfactive et auditive est décidément plausible, même s'il n'existe pas encore des tests neurologiques qui l'ont affirmée³⁹. Ils justifient que le tubercule olfactif⁴⁰ joue un grand rôle dans le stade primaire du traitement d'odeurs et qu'il est à l'origine des interactions psychophysiques entre l'odorat et l'ouïe. Anatomiquement, l'information sensorielle auditive peut passer de l'hippocampe ou du pallidum ventral, deux zones associées avec l'ouïe, par le tubercule, vu que ces régions cérébrales sont

³⁷ Hans J. Rindisbacher, *op. cit.*, p. 14.

³⁸ L'origine de cette primauté auditive est due à la chrétienté : « c'est la Parole de Dieu qui est l'autorité suprême de l'Église. La Foi elle-même est audition. » Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 77.

³⁹ Daniel W. Wesson et Donald A. Wilson, « Smelling sounds : olfactory-auditory sensory convergence in the olfactory tubercle », *The journal of neuroscience*, 30, février 2010, p. 3013.

⁴⁰ *Ibid.* Le corpus anatomique a effectivement démontré que le tubercule reçoit des inputs monosynaptiques olfactifs. La perception des odeurs se situe donc également dans cette zone cérébrale, en plus de la bulbe olfactive et le cortex piriforme olfactif, ce qui contrarie les études antérieures qui ont niées des stimuli olfactifs dans le tubercule.

interconnectées. Les scientifiques ont testé si le tubercule des souris réagit tant aux stimuli olfactifs qu'aux stimuli auditifs. En résumé, les résultats de la recherche ont démontré que le tubercule olfactif peut recevoir non seulement des stimuli olfactifs, mais aussi des stimuli auditifs.

Toutefois, ces tests ne se sont pas encore effectués sur des humains. Cependant, il serait probable que l'expérience humaine de percevoir une odeur en entendant une histoire se situe dans ce tubercule. Pareillement au fonctionnement multimodal de la vue et de l'odorat décrit antérieurement, les humains pourraient se souvenir des odeurs en entendant le signe linguistique correspondant, puisqu'ils ont déjà perçu l'odeur dans le passé.

Il est ainsi indispensable qu'il s'effectue davantage de recherches scientifiques dans ce champ. Le test primordial pour les sciences littéraires sera de présenter divers stimuli auditifs, en particulier des signes linguistiques avec une connotation olfactive. Ensuite, il sera question de contrôler si le tubercule olfactif réagit aux stimuli. Afin d'avérer la validité du test, il faudrait aussi présenter des stimuli auditif sans connotation olfactive, dans la mesure d'analyser si le tubercule ne s'active pas dans ces cas-ci. De surcroît, ces tests peuvent également s'effectuer sur d'autres zones cérébrales, pourvu que ce sont des zones associées avec l'odorat ou l'ouïe.

5. L'effet proustien

Après les explications scientifiques, et surtout neurologiques, il est temps de retourner à la littérature. Dans ce contexte, il faut rappeler ce que les scientifiques appellent « l'effet proustien »⁴¹. Quand un individu sent une certaine odeur, il récupère un souvenir associé avec cette odeur. Proust même décrit ce phénomène comme la mémoire involontaire, à cause de son caractère spontané :

La mémoire volontaire, qui est surtout une mémoire de l'intelligence et des yeux, ne nous donne du passé que des faces sans vérité ; mais qu'une odeur, une saveur retrouvées dans des circonstances toutes différentes réveillent en nous, malgré nous, le passé, nous sentons combien ce passé était différent de ce que nous croyions nous rappeler et que notre mémoire volontaire peignait, comme les mauvais peintres, avec des couleurs sans vérité⁴².

L'odorat suscite donc des souvenirs divers. Une odeur associée avec un souvenir heureux provoque un état de joie chez l'individu, alors qu'une mauvaise odeur conduit à une sensation de

⁴¹ Paula Hamilton, « The Proust effect : oral history and the senses », dans *The Oxford handbook of oral history*, sous la dir. de Donald Ritchie, New York, Oxford University Press, 2011, p. 219-232.

⁴² Robert Dreyfus, *Souvenirs sur Marcel Proust*, Paris, Grasset, 1926, p. 288. Proust explique dans un interview avec Élie-Joseph Blois, pour le journal *Le Temps*, sa conception de la mémoire.

malaise. Bref, la citation suivante, cueillie de l'œuvre *À la recherche du temps perdu* de Proust, rappelle la beauté et la force de l'odorat (et du goût) :

Mais quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.⁴³

Vu que chaque individu a vécu un passé distinct, les moments du passé associés avec une odeur différeront également selon la personne en question. Il sera donc question de trouver dans cette recherche un cadre historique qui vaut pour toute une société.

De plus, la recherche actuelle analyse la voie inverse de Proust, à savoir un mot qui suscite l'odorat. Décrit ci-dessous un sens tient la possibilité d'éveiller un souvenir chez l'homme. Quant à la littérature, il faut se demander si un mot peut éveiller l'expérience olfactive et si ces souvenirs sont différents pour chaque individu. En ce qui concerne les sens, l'homme se fonde notamment sur son propre passé afin d'interpréter la signification d'un stimulus sensitif. Il ne fait aucun doute que chaque vie est différente et que chaque individu dispose d'expériences distinctes. Il s'y ajoute que l'époque dans laquelle vit l'homme change aussi les mentalités. Candau remarque effectivement que : « each of us has our private cache of smell memories where particular odors elicit memories which are mostly pleasant [sic], sometimes unpleasant, but always very old. In short, a lot more so than our other senses, our sense of smell enables us to consolidate memories »⁴⁴. Il est assuré, en effet, que l'odorat est un sens extrêmement puissant et fécond.

En somme, la lecture sensorielle d'une œuvre change selon le temps et selon l'individu.

⁴³ Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, éd. Antoine Compagnon, Paris, Éditions Gallimard, 1982, p. 104.

⁴⁴ Joël Candau, « The olfactory experience : constants and cultural variables », *Water science and technology*, 49, 2004, p. 12.

Chapitre 2. L'odeur du *Pantagruel*

Matoré observe que le vocabulaire sensoriel est pauvre dans les œuvres de Rabelais. Quant à l'odorat, le chercheur ne relève que « quelques mots comme humer, odeur, sentir, fleurir, empuant, parfumé »⁴⁵. Il argumente, en somme, que les livres de Rabelais ne témoignent pas de « l'ivresse lexicographique » au niveau sensoriel, vu qu'il retrouve à peine une centaine de mots en rapport avec les cinq sens et seulement six sur l'odorat. C'est dû au fait que Matoré se focalise surtout sur les verbes et les adjectifs verbaux, donc sur l'acte de sentir. Il néglige le vocabulaire qui réfère aux organes olfactifs, comme le nez, et les objets avec une odeur marquée. C'est dans ce cadre que la présente étude se situe. Elle ne s'arrêtera pas seulement aux moments où les personnages sentent, mais aussi aux abondantes références olfactives.

Rabelais donne-t-il des indications claires aux lecteurs pour qu'ils exploitent l'odorat ? Dans le prologue du *Gargantua*⁴⁶, Rabelais se prononce clairement en faveur des correspondances sensorielles. En effet, le livre regroupe tous les sens et il est même nécessaire d'appliquer les cinq sens pendant la lecture afin de comprendre le tout. Dans ce prologue, le narrateur ordonne notamment au lecteur qui veut trouver l'os moelle du livre, à l'exemple d'un chien, il : « vous convient estre saiges pour fleurir, sentir et estimer ces beaulx livres de haulte gresse, légers au prochaz et hardiz à la rencontre ; puis par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sugcer la sustantifique mouelle » (G, Prologue). Autrement dit, celui qui veut arriver à une lecture attentive et complète, devra employer chaque sens, notamment l'odorat (*fleurir* et *sentir*), le goût (*sugcer la sustantifique mouelle*), la vue (plus haut dans le prologue : *si veu l'avez*), le toucher (le chien qui *garde* et *tient* l'os) et l'ouïe si le public entend le récit à haute voix. À la fin du prologue, Rabelais se sent émerveillé qu'on lui reproche d'écrire des livres qui sentent plus le vin que l'huile, car « l'odeur du vin, o combien plus est friant, riant, priant, plus céleste et délicieux que d'huile » (G, Prologue). De nouveau, l'auteur chinonais réfère à l'odeur. Cette fois-ci, il la met en relation avec le caractère de bon vivant qui règne dans les cinq volumes.

L'histoire apprend qu'au XVI^e siècle, « l'on s'interroge beaucoup sur la question de la dissociation et de l'unification des sens »⁴⁷. Néanmoins, la coopération des cinq sens reste le processus naturel

⁴⁵ Georges Matoré, « Le vocabulaire des sensations au XVI^e siècle. Étude lexicologique », *L'Information Grammaticale*, 9, 1981, p. 4.

⁴⁶ Rabelais écrit en effet le *Pantagruel* avant le *Gargantua*. En 1542 il propose une réorganisation et le livre du père se trouve jadis avant celui du fils. Même si ce livre est chronologiquement écrit plus tard, je suppose que toutes les références à l'odorat valent pour tous les livres.

⁴⁷ Pierre Goumarre, « Autour des lunettes audio-visuelles de Rabelais », *Littératures*, 24, 1977, p. 88.

par excellence⁴⁸. Ce fait corrobore l'hypothèse qu'une lecture sensorielle du *Pantagruel* était vraiment voulue.

1. Le nez et l'acte de sentir

La première occurrence de l'organe olfactive primordiale se trouve dans le premier chapitre. Vu que l'aspect des « mesles » (P, I) est tellement attirant, les hommes en mangent trop. Ils développent, par conséquent, de manière astronomique différentes parties du corps, dans ce cas-ci le nez :

Es aultres tant croissoit le nez qu'il sembloit la fleute d'un alambic, tout diapré, tout estincelé de bubeletes, pullulant, purpuré, à pompettes, tout esmaillé, tout boutonné et brodé de gueules, et tel avez veu le chanoyne Panzoult et Piédeboys, médecin de Angiers ; de laquelle race peu furent qui aimassent la ptissane, mais tous furent amateurs de purée septembrale. Nason et Ovide en prindrent leur origine, et tous ceulx desquelz est escript : "Ne reminiscaris." (P, I)

Dans ce fragment⁴⁹, Rabelais fait de l'écrivain Publius Ovidius Naso deux personnages, à savoir Nason et Ovide. Nason réfère au cognomen du poète, qui est représenté dans le passage comme une personne à part. Quant à sa physionomie, ce poète latin est effectivement connu pour son nez saillant. En outre le nom propre, la citation latine « ne reminiscaris » attire également l'attention. Ce jeu de mot porte sur la première syllabe *ne* ou bien celui qui écoute l'histoire entend l'organe renifleur *nez*.

Lefranc estime que pour Rabelais : « D'un bout à l'autre de son livre, c'est le nez qui, visiblement, l'attire et l'intéresse, entre toutes les parties de la figure humaine »⁵⁰. Il considère que cette prédilection pour le nez s'explique par le biais du visage de l'écrivain chinonais. Son nez, fortement reconnaissable pour les contemporains, faisant part d'une plaisanterie.

⁴⁸ Marshall McLuhan, *Understanding media*, Abingdon, Routledge, 2006, p. 185-194. McLuhan estime que la cause majeure de la séparation des sens forme l'imprimerie. Il présume que le livre imprimé, une extension de la faculté visuelle, intensifie le regard, vu qu'il crée des perspectives dans lesquelles un point est plus marqué que l'autre. Or, l'espace devient visuelle, uniforme et continue. McLuhan ajoute, au primauté de la vue, que l'imprimerie cause dans l'homme un désintérêt total et un détachement de tout, puisque le mot imprimé implique déjà une sélection du matériel, du contenu. En effet, le livre présente : « the power to separate thought and feeling, to be able to act without reacting ».

⁴⁹ Selon Bakhtine, quand le nez prend des dimensions énormes, il est « le substitut du phallus ». Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 314. Étant donné que le bref passage compte, en outre de la proportion gigantesque du nez, la référence au cognomen Nason et un jeu de mot, il est permis de supposer qu'une véritable référence au nez est voulue. D'ailleurs, dans les passages qui suivent, le narrateur décrit encore le membre masculin et les couilles avec leur description. Rabelais ose donc nommer les parties du corps et ne cherche pas un substitut métaphorique.

⁵⁰ Abel Lefranc, « Le visage de François Rabelais », *Revue du seizième siècle*, 13, 1926, p. 113.

Lefranc rappelle également que le nom du compositeur des livres pantagruéliques est Alcofribas Nasier, soit le nom sous lequel Rabelais a publié les premières éditions du *Pantagruel*, par ailleurs une anagramme de François Rabelais. Le surnom *Nasier* se rapporte indispensablement avec *nez* et *nasal*. Étant donné que Rabelais recourt constamment à la réalité, Lefranc conclut que « le Maître n'a pas recouru fortuitement à ce pseudonyme expressif, mais qu'il l'a accommodé plaisamment au trait le plus frappant de sa physionomie »⁵¹. Vu que Rabelais fait mention de Publius Ovidius Naso dans le passage cité plus haut, il veut se mettre au rang des plus grands poètes et narrateurs de l'histoire classique en se nommant Alcofribas Nasier. La similarité des deux surnoms avec une référence au nez est du moins frappante.

La deuxième référence au nez se trouve de même dans le premier chapitre : « qui engendra Offot, lequel eut terriblement beau nez à boyre au baril, [...] » (P, I). Dans ce contexte, le narrateur fait référence à la valeur chromatique du nez après avoir bu autant. Le nez fait aussi sujet de quelques expressions. Durant le procès juridique où Pantagruel intervient comme juge, Monsieur Baisecul narre que : « nous voyons manifestement que chascun s'en prend au nez, [...] » (P, XI)⁵². Dans ces cas, le nez ne se lie pas intimement à l'acte de sentir.

En somme, il est pour le moins intéressant que le cordelier chinonais réfère plusieurs fois dans le premier chapitre à l'organe fondamental de l'odorat. C'est une première indication de l'importance de la valeur olfactive qui sera retrouvée tout au long du livre.

Le nez continue à apparaître au long du livre. Dans le chapitre XVI *Des mœurs et condicions de Panurge*, le narrateur décrit la physionomie de Panurge :

Panurge estoit de stature moyenne, ny trop grand, ny trop petit, et avoit le nez un peu aquilin, faict à manche de rasouer ; et pour lors estoit de l'eage de trente et cinq ans ou enviro, fin à dorer comme une dague de plomb, bien galand homme de sa personne, sinon qu'il estoit quelque peu paillard, et subject de nature à une maladie qu'on appelloit en ce temps-là *faulte d'argent*, c'est douleur non pareille [...] (P, XVI)

Le nez de Panurge a une forme aquiline et ressemble à une manche de rasoir. Il est intéressant d'observer que le nez est de nouveau au centre de l'attention. De plus, c'est le seul trait physiologique du visage dépeint par le narrateur.

⁵¹ Abel Lefranc, « *Le visage de François Rabelais* », *op. cit.*, p. 119.

⁵² Il n'est pas clair d'où vient l'expression « prendre au nez », vu qu'elle n'est pas mentionnée dans les dictionnaires étymologiques. « Pendre au nez », avec la signification que quelque chose de fâcheux a de fortes chances d'arriver, est la seule expression qui y ressemble.

TLFi, <<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?224;s=3476063610;r=11;nat=:sol=4>>, (consulté le 15 novembre 2018).

2. Les odeurs désagréables

Dans cette partie, il sera question de distinguer différents types d'odeurs mauvaises. En effet, les citoyens contemporains du *Pantagruel* sont entourés par des émanations fétides. Dans cette optique, Kleinschmidt estime que :

Indeed, smell emission from urban settlements was substantial, ubiquitous and perpetual throughout and beyond the Middle Ages. The narrow space within the walled urban settlements, the often insufficient facilities for the appropriate removal of faeces and other waste, the existence within the town and cities of manufacturing workshops, the manifold traffic of incoming and outgoing traders during markets: all these factors produced smell in the densely populated urban space.⁵³

À l'exemple du modèle de Kleinschmidt, les chercheurs Classen, Howes et Synnott indiquent que l'odeur dans la cité médiévale est marquée par tous les déchets qui traînent dans la rue⁵⁴. Les habitants jetaient leurs ordures dehors. La nourriture, les excréments, les animaux morts, et plein d'autres objets émettaient, par conséquent, une odeur nauséabonde. La question est de savoir si les citoyens étaient devenus tolérants aux émanations désagréables, vu que le cerveau s'habitue inconsciemment à une odeur constamment présente. Néanmoins, les diverses plaintes et les règles municipales sur la réduction de mauvaises odeurs témoignent que les citoyens ne vivaient pas complètement en paix avec les odeurs désagréables. Dans ces cas, les chercheurs focalisent donc avant tout sur le miasme de la cité. Le *Pantagruel*, en revanche, se situe tant dans les villes que dans la campagne et offre au lecteur une panoplie d'odeurs. Dans ce qui suit, j'énumère différentes catégories à l'aide de citations du livre et j'observe la valeur olfactive de ces objets dans le XVI^e siècle.

2.1. Les maladies

Les maladies sont indissolublement liées à la vie quotidienne du XVI^e siècle. Mandrou observe que, pour cette période, il n'existe pas de descriptions de l'homme en bonne santé⁵⁵. Ainsi, les essais médicaux abondent, mais il règne surtout l'incapacité de guérir efficacement les malades. Les études médicales se limitent notamment à l'anatomie. En ce qui concerne le savoir organique du corps, les médiévaux héritent la théorie des quatre humeurs de la culture romaine à l'aide de laquelle ils expliquent tout. Selon Hippocrate, une maladie physique ou psychique survient lorsqu'il existe un déséquilibre entre les quatre humeurs cardinales, à savoir le sang, le phlegme, la bile

⁵³ Harald Kleinschmidt, *op. cit.*, p. 67

⁵⁴ Constance Classen, David Howes et Anthony Synnott, *op. cit.*, p. 54-58.

⁵⁵ Robert Mandrou, *op. cit.*, p.57.

jaune et la bile noire⁵⁶. De plus, le corps consiste de trous qui sont essentiels pour la santé. L'équilibre humorale se restaure par la purgation d'un excès de fluides par ces trous. En effet, l'hémorragie était un pratique courant au cours des siècles. Une intervention plus douce consiste à changer le schème nutritionnel, c'est-à-dire de manger une cuisine qui digère rapidement. Les symptômes qui vont de pair avec les infections émettent souvent une puanteur énorme. Le Guérier rapporte que : « Très tôt, l'odeur a été reconnue comme un moyen de déceler et d'identifier la maladie »⁵⁷. L'odorat est donc un sens imminemment important dans la détection des maladies. Dès le prologue, Rabelais introduit toute une série de maladies ou épidémies qu'il mentionnera dans tout le *Pantagruel*.

2.1.1. La vérole

La vérole, le synonyme vieilli de *la syphilis*, est sans doute la maladie que Rabelais cite la plus au cours de son livre. Dès le prologue, le lecteur en fait connaissance : « Mais que diray-je des pauvres vérolez et goutteux ? » (P, prologue). Dans le chapitre suivant, Étion est « lequel premier eut la vérolle pour n'avoir beu frayz en esté » (P, I). Au deuxième chapitre se trouve également une référence à la maladie vénérienne : « ou bien de celles [les sueurs] des vérollez quand on les fait suer » (P, II). Il existait effectivement un traitement où les syphilitiques séjournait trois ou quatre semaines dans une étuve où ils suaient énormément dans le but d'expulser la maladie du corps⁵⁸. Il s'ensuit logiquement que ces traitements émettent une odeur acide et morbide. La maladie consiste : « de plaies putrides, de tumeurs purulentes, de lésions étendues et ulcéreuses, elle transforme ces êtres [affectés] en monstres repoussants et rongés par le mal »⁵⁹. Il s'avère que les malades dégagent certainement une odeur infecte.

2.1.2. La peste

Sans aucun doute, la peste est la maladie la plus horrible du XVI^e siècle. Dans les annales contemporaines, il ressort clairement le danger de la peste en France⁶⁰. Mandrou remarque que les puces et poux ainsi que les miséreux jouent certainement un rôle dans la transmission de la peste, vu que les villes prennent des mesures telles que tondre et raser les vagabonds⁶¹.

⁵⁶ Hippocrate estime notamment que : « Toutes les humeurs, dans le corps, sont d'autant plus douces et d'autant meilleures qu'elles ont subi plus de mélanges, et l'homme se trouve en l'état le plus favorable quand tout demeure dans la coction et le repos, sans que rien manifeste une qualité prédominante ». Hippocrates, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éd. Emile Littré, Paris, Baillière, 1839, p. 621.

⁵⁷ Annick Le Guérier, *Le déclin de l'olfactif, mythe ou réalité ?*, Anthropologie et sociétés, 14, 1990, p. 31.

⁵⁸ François Rabelais, *op. cit.*, éd. Guy Demerson, p. 215.

⁵⁹ Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 61.

⁶⁰ Dom Michel Félibien, *Histoire de Paris, Tome 4*, Paris, Guillaume Desprez et Jean Desessartz, 1725, p. 680.

⁶¹ Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 57-62.

Néanmoins la plupart du temps, l'air est considéré comme le germe de la maladie noire⁶². Les moments les plus dangereux forment ceux où il est tiède et humide. Selon Classen, Howes et Synnott l'homme cherche encore une explication du fléau dans les esprits maudits qui soufflent le poison mortel dans les pauvres âmes ou les planètes qui transmettent un gaz infectieux à la Terre⁶³. La répugnance des odeurs considérées pathologiques se renforce encore par les infectés qui émanent une mauvaise odeur. L'air comporte donc les particules morbides de la peste. Il serait en conséquence bénéfique de ne plus humer, même de ne plus respirer. Le Guérier va encore plus loin et postule que : « la peste elle-même a été conçue comme une odeur. La relation entre la fétidité et la maladie est donc extrêmement profonde et pénètre celle-ci dans tous ses éléments : étiologie, nature, propagation »⁶⁴.

La peste est mentionnée à plusieurs reprises dans le *Pantagruel*. Dans le chapitre V, Pantagruel visite la ville d'Angers, mais « la peste les [Pantagruel et ses compagnons] en chassa »⁶⁵. Plus loin, Panurge prépare une pâte venimeuse pour les étudiants d'arts qu'il haït et il « en [étudiants] mourut dix ou douze de peste » (P, XVI). Il existe un passage qui réfère à l'odeur même de la peste. Au cours du voyage buccal, Panurge dépeint les conséquences provoquées par la maladie noire :

Puis entray en la ville, laquelle je trouvoy belle, bien forte et en bel air ; mais à l'entrée les portiers me demandèrent mon bulletin, de quoy je fuz fort esbahy, et leur demanday : « Messieurs, y a-il ici dangier de peste ?

- O seigneur (dirent-ilz), l'on se meurt icy auprès tant que le chariot court par les rues.

- Vray Dieu ! (dis-je) et où ? »

A quoy me dirent que c'estoit en Laryngues et Pharingues, qui sont deux grosses villes telles que Rouen et Nantes, riches et bien marchandes, et la cause de la peste a esté pour une puante et infecte exhalation qui est sortie des abysmes depuis naguères, dont ilz sont mors plus de vingt et deux cens soixante mille et seize personnes depuis huit jours. Lors je pensé et calculé, et trouvé que c'estoit une puante halaine qui estoit venue de l'estomach de Pantagruel alors qu'il mangea tant d'aillade, [...]. (P, XXXII)

⁶² À titre d'exemple, Giovanni Villani décrit le séisme aux Alpes en janvier 1348. À cause des tremblements, il aurait pu sortir des substances morbides de la terre, le germe de la maladie noire. Giovanni Villani, *cronaca di Giovanni Villani, a miglior lezione ridotta*, Firenze, Sansone Coen Tipografo-editore, 1847, Lib. XII, cap. CXXIII.

⁶³ L'homme savait que la maladie était très contagieuse et l'air où l'odeur formait la caractéristique directement observable. Il convient donc de souligner que toutes les explications sur l'origine et la transmission de la peste concernent l'air. Constance Classen, David Howes et Anthony Synnott, *op. cit.*, p. 59. Dans le combat de la maladie, un remède forme les parfums que les citoyens plaçaient dans leur maison. Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 65.

⁶⁴ Annick Le Guérier, *op. cit.*, p. 34.

⁶⁵ Effectivement, des épidémies de peste ont eu lieu à Angers en 1530 et 1532. François Rabelais, *op. cit.*, éd. Guy Demerson, p. 234. Rabelais décrit une fois de plus l'histoire de ces personnages dans un contexte qui reflète la réalité de son époque, plus précisément de l'an 1532.

L'attention délicate que le narrateur porte à l'odeur, à savoir « une puante et infecte exhalation » et « une puante haleine », reflète la réalité que cause la peste. L'air demeure le grand responsable du fléau. Le passage montre également qu'une ville contaminée par la peste est une villa maudite. Les habitants n'ont plus la possibilité de voyager, car la ville est entièrement refermée sur elle-même.

Cette odeur pestilente retourne dans le chapitre suivant. Des serviteurs et des paysans soignent le géant en montant dans des boules de cuivre que Pantagruel avale et :

Quand furent en l'estomach, chascun deffit son ressort et sortirent de leurs cabanes, et premier celluy qui portoit la lanterne, et ainsi cheurent plus de demye lieue en un goulphre horrible, puant et infect plus que Mephitis, ny la palus Camarine, ny le punays lac de Sorbone duquel escript Strabe, et, n'eust esté qu'ilz estoient très bien antidotez le cueur, l'estomach et le pot au vi (lequel on nomme la caboche), ilz feussent suffocquez et estaintz de ces vapeurs abhominables. O quel parfum, o quel vaporament, pour embrener touretz de nez à jeunes Gualoyses (P, XXXIII)

Les associations avec la morbifique odeur de la peste abondent. Mephitis est la déesse romaine des exhalaisons pestilentielle⁶⁶. La Camarine est un marais en Sicile duquel l'oracle d'Apollon professait que le dessèchement des terres remuées engendrait la peste⁶⁷. De nouveau, l'air infecte est la cause de la peste.

2.1.3. Les plaies

. L'occurrence de plaies est assez nombreuse dans le *Pantagruel*. Le protagoniste rencontre son ami Panurge qui est « pitoyablement navré en divers lieux et tant mal en ordure qu'il sembloit estre eschappé ès chiens » (P, IX). Il est possible qu'une plaie mal soignée émet une odeur purulente. C'est le cas dans la fable de Frater Lubinus. Un pauvre lion est abattu par un paysan dans la forêt de Bièvre. L'animal échappe heureusement, mais souffre d'une blessure au niveau de la cuisse. Il trouve de l'aide chez un charpentier : « le quel volontiers regarda sa playe, la nettoya le mieux qu'il peust et l'emplit de mousse, luy disant qu'il esmouchast bien sa playe que les mouches ne y feissent ordure, [...] » (P, XV). Le lion soulagé tombe par hasard sur une femme avec de plaies énormes. Voulant l'aider, il ordonne un renard d'émoucher fort bien la plaie avec sa queue. En nettoyant la plaie, le renard découvre encore une autre plaie : « non si grand que celluy qu'il esmouchoit, dont luy venoit ce vent tant puant et infect » (P, XV). Le renard confesse au lion que : « il y a encores icy dessoubz un aultre petit pertuys qui put comme cinq cens diables. J'en suis empoisonné de l'odeur, tant il est punays » (P, XV). Il est clair que les plaies peuvent dégager une

⁶⁶ François Rabelais, *op. cit.*, éd. Guy Demerson, p. 349.

⁶⁷ *Ibid.*

odeur affreuse et qu'il est bénéfique de nettoyer soigneusement les blessures⁶⁸. Le lieu, c'est-à-dire la région de la Bièvre, qui réapparaît sous la partie de l'urine, est chargé d'aromates déplaisants⁶⁹.

2.1.4. Les médicaments

À l'aube des Temps Modernes, les médicaments étaient aussi de fréquent usage. Pantagruel avale, par exemple, « quelque diable de drogues, composées de lithontripon, nephrocatarticon, couidinac cantharidisé et aultres espèces diurétiques » (P, XXVIII). La cantharide est une préparation à base de cantharides desséchées et pulvérisées⁷⁰. Ces insectes sont particulièrement connue pour leur odeur pestilente.

Vers la fin de l'histoire, Pantagruel est pris par une douleur de l'estomac et une chaude-pisse. Il déglutit : « quatre quintaulx de Scammonnes colophoniacque » (P, XXXIII). La scammonée est une plante d'une forte et désagréable odeur⁷¹.

Il est usuel, dans le traitement des maladies, de consommer des médicaments de base végétale ou animalière. Il existe alors un nombre infini de recettes pour guérir un mal. Certes, les plantes utilisées n'émettent pas toutes une forte odeur, mais plusieurs sont connues pour leur arôme pénétrant⁷².

2.2. La mort

Les malades qui ne guérissent pas sont conduits à la mort. Les défunts font également partie du *Pantagruel*. Le protagoniste étudie notamment les sept arts libéraux à Paris et : « il disoit que c'estoit une bonne ville pour vivre mais non pour mourir, car les guenaulx de Saint Innocent⁷³ se chauffoyent le cul des ossemens des mors » (P, VII). Les ossements exhumés sèchent notamment

⁶⁸ Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 62. Il est aussi intéressant de savoir que les plaies ne sont pas encore nettoyées par le biais d'alcool ou une préparation désinfectante, sinon qu'elles sont traitées au fer rougi

⁶⁹ Tom Conley, *op. cit.*, p. 49.

⁷⁰ TLFi, <[http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1888437180](http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1888437180;)>, (consulté le 27 juillet 2019).

⁷¹ Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Lausanne et Berne: Chez les sociétés typographiques, 1780, Tome 30, p. 195.

⁷² La connaissance des végétaux se lie avec la lettre de Gargantua, communément considérée comme une louange de l'humanisme. Gargantua incite son fils : « Et quant à la congnoissance des faictz de nature, je veulx que tu te adonne curieusement : [...] tous les arbres, arbustes et fructices de forestz, toutes les herbes de la terre, [...], rien ne te soit incongneu » (P, VIII). Cet encouragement de l'étude de la nature est directement suivi par : « Puis songneusement revisite les livres des médecins Grecz, Arabes et Latins, sans contemner les Thalmudistes et Cabalistes » (P, VIII). Étant donné que les passages se succèdent directement, il est plausible que Rabelais veut établir une connexion entre l'étude de la Nature et la médecine.

⁷³ Les mendiants du cimetière des Saints Innocents étaient particulièrement connus dans ce temps pour l'énorme pauvreté et les conditions inhumaines. Rabelais y réfère aussi dans le *Gargantua* au cours du chapitre XXXVII.

contre les mûrs, d'où il planera certainement une odeur qui sent le moisi, les mendiants cherchent alors de l'ombre sous les ossements.

Les animaux n'échappent pas non plus à la mort : « les loups, les regnars, cerfz, sangliers, dains, lièvres, connilz, belettes, foynes, bléreaux et aultres bestes, l'on trouvoit par les champs mortes, la gueulle baye » (P, II). À cause de la sécheresse, tous les animaux gémissent et souffrent jusqu'à mourir. Le chapitre II ressemble, selon Lefranc, à la réalité vécu au cours de l'an 1532⁷⁴. Le *Pantagruel* fut publié en novembre 1532, directement après qu'une chaleur inimaginable avait envahie la France. Selon Lefranc, c'était donc le moment idéal d'introduire le héros pantagruélique, fameux pour la soif qu'il cause.

Au cours du Moyen Âge plusieurs personnes meurent sur le bûcher. À Toulouse, Pantagruel voit que les étudiants « faisoient brusler leurs régens tous vifs comme harans soretz » (P, V). Il est significatif qu'en juin 1532, le professeur Jean de Cahors a été exécuté sur le bûcher, en raison d'hérésie⁷⁵. D'ailleurs, au moment où toute la compagnie du roi des Dipsodes s'adonne volontiers au vin, Pantagruel supplie à Panurge de conter « comment vous eschappastes leurs [des Turcs] mains » (P, XIV). Celui-ci réplique alors qu'il pouvait fuir après qu'ils « m'avoient mys en broche tout lardé comme un connil » (P, XIV). Panurge réfère aussi à son odeur corporelle après qu'il a été brûlé. Des chiens le poursuivent notamment : « sentant l'odeur de ma paillarde chair demy rostie » (P, XIV).

Le rôtissage de Panurge se lie avec le rite de brûler vifs les traîtres sur le bûcher. Classen explique, dans ce contexte, que ce rituel ne se pratiquait non seulement dans le but de tuer l'intrus, sinon que la puanteur du corps brûlé servait également à faire sentir au peuple l'odeur infecte des crimes commis⁷⁶. John Wyclif, théologien du XIV^e siècle, profère en effet que des hommes sentent bons et d'autres sentent mauvais dans le jugement de Dieu⁷⁷. En somme, l'expérience olfactive est associée avec la moralité, vu qu'un homme de bonnes mœurs sentira également agréable. Indiquerait Rabelais alors que Panurge est un homme corrompu, vu qu'il émet une mauvaise odeur ? Ce n'est point le cas, vu que les chiens qui le poursuivent dévorent les lardons qui étaient brochés sur ses flancs, mais ils n'attaquent pas Panurge. Les chiens ne veulent que la viande.

⁷⁴ Abel Lefranc, *Rabelais. Études sur Gargantua, Pantagruel, le Tiers Livre*, Éditions Albin Michel, Paris, 1953, p. 155-175.

⁷⁵ François Rabelais, *op. cit.*, éd. Guy Demerson, p. 233.

⁷⁶ Constance Classen, David Howes et Anthony Synnott, *Aroma : the cultural history of smell*, London, Routledge, 1994, p. 54.

⁷⁷ John Wyclif, *Select English works of John Wyclif. Tome 1*, éd Thomas Arnold, Oxford, Clarendon press, 1869, p. 107-108. Le Christ sent bon, odeur qu'il a reçu de Dieu, par ses actes. L'homme doit aussi essayer de sentir bon dans ses actes : « so myche more we shulden now smelle Crist in alle oure dedes ».

2.3. La guerre

Les maladies ne sont pas les uniques causes de la mort, la guerre prend aussi la vie des victimes. En effet, Le *Pantagruel* contient plusieurs pages sur la guerre. Après la bataille contre les Dipsodes et les Géants, « tous [les ennemis] estoient mors » (P, XXIX). Il est sûr que l'odeur qui émane des cadavres sent morbide.

Dans un autre épisode encore Pantagruel « fait roustir cruellement tous les six cens cinquante et neuf cevaliers » (P, XXVIII). Une autre bataille a lieu entre Panurge et les « Turcqs ». Sur sa route vers Mytilène, Panurge est fait prisonnier par les Turcs. Ils le rôtissent vif, mais par la grâce divine son rôtisseur s'endormit et Panurge met alors feu à son agresseur et à toute la ville. Dans ce passage, il est significatif que le narrateur peint les Turcs comme des gens avec une mauvaise odeur corporelle. Lorsque Panurge brûle son rôtisseur, le feu « se prenoit aux couillons, sinon qu'il n'estoit tant punays qu'il ne le sentit plus tost que le jour » (XIV). Le Turc pue déjà tellement, qu'il ne sent même pas l'odeur de son corps brûlé. L'odeur forme donc une indication de préférence ou d'aversion face à un autre individu, élément qui revient sous le chapitre du sens de l'intimité. Entretemps, la ville s'incendie et tout le monde : « sentant jà la fumée » (P, XIV). Ce n'est pas la seule fois que les personnages mettent le feu chez leur ennemi. Carpalim incendie les tentes et les pavillons des Dipsodes, ainsi que leur artillerie (P, XXVIII). L'odeur de la fumée accompagne donc souvent les combats.

L'équipement militaire est un autre aspect de la guerre. Les soldats combattent vaillamment et les efforts peuvent excréter une odeur malodorante. Humevesne déclare, par exemple, qu' « un harnais sent les aux » (P, XII).

2.4. Le chapitre VII : sur l'étrange odeur des livres

Au cours du chapitre V, Pantagruel débute ses études en droit. Il opine que : « les livres des loix luy sembroyen une belle robbe d'or, triumpante et précieuse à merveilles, qui feust brodée de merde » (P, V). Il dénonce, en particulier, Les *Pandectes*, un recueil méthodique de droit romain, qui étaient régulièrement annotées au Moyen Âge. La *Glose de Accurse* est la glose la plus célèbre, laquelle n'était pas appréciée par les juristes humanistes à cause de son esprit formaliste⁷⁸. Rabelais, fidèle à l'humanisme la décrit comme : « tant salle, tant infâme et punaise, que ce n'est que ordure et villenie » (P, V). À l'aide des images de saleté, naturellement accompagnées d'une odeur déplaisante, le narrateur exprime son antipathie envers le livre.

⁷⁸ François Rabelais, *op. cit.*, éd. Guy Demerson, p. 234.

Le chapitre « Comment Pantagruel vint à Paris, et des beaux livres de la librairie de Saint Victor » (P, VII), complètement sous le signe du livre, contient la description bouffonne des livres de la bibliothèque de Saint-Victor. La bibliothèque de l'abbaye Saint-Victor a réellement existé et elle était connue pour son riche répertoire. Rabelais, par contre, dresse une parodie du catalogue en modifiant les titres des livres scholastiques⁷⁹.

Ce chapitre a suscité de nombreuses études et questions sur la nature de la raillerie. Concerne-t-elle une critique aux dépens des personnes qui s'entourent des livres, mais qui ne comprennent pas leur signification ou se base-t-elle sur la quantité énorme de livres qu'il existe, mais que les religieux et les intellectuels ne cherchent pas la vérité dans le seul vrai livre, à savoir la Bible ? Toutes ces questions ont conduit aux opinions opposées, mais personne ne s'est intéressé aux références olfactives qui y abondent. Pourtant c'est le seul chapitre où Rabelais énumère des titres de livres pleins de références olfactives. Le chapitre VII pourra donc apporter quelque lumière sur la manière dont l'auteur perçoit la lecture olfactive d'un livre.

En ce qui concerne l'odorat, le lecteur perçoit deux catégories, à savoir : le corps et les résidus corporels et les produits alimentaires. La première catégorie compte le plus de références miasmatiques. Il existe entre autres : « *Decrotorium scholarium*, Tartaretus : *De modo cacandi*, *Cacatorium medicorum* et *Ars honeste pettandi in societate* : per M. Ortuinum ». La puanteur s'explique également dans « *Le Faguenat des Hespaignolz* supercoquelicanticqué par Frai Inigo ». Deuxièmement, les titres qui sont déformés en aliments et boissons, comme « L'Aguillon de vin », réfèrent plutôt à une conversion comique qu'à l'odeur corrompue des livres antihumanistes.

Cette description des titres odoriférants marque l'importance du nez pendant la lecture des livres. Cette bouffonnerie corrobore le fait que Rabelais s'appuie sur ses propres expériences pour l'écriture du *Pantagruel*. Schutz démontre que : « we can be assured that when our author [Rabelais] attacks something, he has almost a personal stake in it »⁸⁰. Ce chapitre doit être conçu dans le cadre de la querelle entre les théologiens de la Sorbonne et les humanistes⁸¹. Il transforme notamment les titres des livres qui ne sont pas conformes aux idées humanistes. Il attaque donc

⁷⁹ Afin de découvrir le sens de cette parodie, voire : François Moreau, « La bibliothèque de Saint-Victor (*Pantagruel*, chapitre VII) », *Littératures*, 19, septembre 1988, p. 37-42 et Paul Lacroix, *Catalogue de la bibliothèque Saint-Victor au seizième siècle rédigé par François Rabelais*, Paris, Librairie J. Techner, 1862.

⁸⁰ A. H. Schutz, « Why did Rabelais satirize the library of Saint-Victor? », *Modern Language Notes*, janvier 1955, 70, p. 39. Cet article résume également les faits qui précèdent l'assemblage de l'inventaire et expliquent l'hostilité de Rabelais face à la communauté qui réside dans l'abbaye.

⁸¹ Screech indique que l'abbaye associée avec la bibliothèque éprouve une hostilité ouverte envers l'humanisme et Erasme. Michael Andrew Screech, *Rabelais*, New York, Cornell University Press, 1979, p. 60-63.

personnellement les théologiens en veillant à ce que les titres de divers livres sont associés de mauvaises odeurs, ce qui indique un rejet total.

2.5. La sens de l'intimité

Durant une promenade, Pantagruel rencontre un écolier Limousin. Il parle un jargon franco-latin que les étudiants parisiens employaient jadis. Le géant ne lui comprend point et en se fâchant il l'écorche, vu que cet étudiant écorche aussi le français. A ce moment donné, le Limousin parle le dialecte de sa région native. Par la suite, Pantagruel « le laissa, car le pauvre Lymosin conchioit toutes ses chausses, qui estoient faictes à queheue de merluz et non à pleins fons ; dont dist Pantagruel : Saint Alipentin, quelle civette ! Au diable soit le mascherabe, tant il put ! » (P, VI)

Dans une étude des préjugés des habitants du Nord sur les différentes populations du Midi, Marcilloux affirme que « Pantagruel avait déjà introduit le marqueur olfactif, en lien avec les habitudes alimentaires de cette population »⁸². Pourtant, cette scène véhicule une signification beaucoup plus ample qu'une antipathie envers la cuisine d'une certaine population.

Du point de vue sociologique, l'odeur des individus provoquent immédiatement un sentiment de répulsion ou d'acceptation chez l'interlocuteur⁸³. L'appareil olfactif « pénètre directement dans la partie la plus archaïque du cerveau, le rhinencéphale [...] qui est lié aux centres de la vie affective [...] »⁸⁴. L'odeur joue donc inconsciemment un grand rôle dans l'établissement des relation intimes. Dans ce cas-ci, Pantagruel se sent repulsé par l'odeur de l'étudiant, conforme aux odeurs désagréables que celui-ci émet.

Sur le plan allégorique, Rabelais connecte le jargon déformé du Limousin avec une mauvaise odeur. Pantagruel commence par prendre l'écolier par la gorge en professant : « Tu escorche le latin ; par saint Jean, je te feray escorcher le renard, car je te escorcheray tout vif » (P, VI). Le proverbe *écorcher le renard* signifie *vomir*. Métaphoriquement l'écolier expulserait le jargon absurde et malodorant de son corps. De plus, la civette, mentionnée par Pantagruel après avoir écorché le Limousin, est une « substance onctueuse à forte odeur de musc, sécrétée par des glandes situées sous l'anus de l'animal »⁸⁵. C'est effectivement à l'heure où il parle le limousin qu'il « conchioit toutes ses chausses » (P,VI). Dans la réponse de Pantagruel : « a ceste heure parle-tu naturellement » (P, VI), il faut souligner le mot *naturellement*, vu que l'excrément et le langage

⁸² Patrice Marcilloux, « l'anti-Nord ou le péril méridional », *Revue du Nord*, février 2005, 360, p. 649.

⁸³ Annick Le Guéer, *op. cit.*, p. 25-28.

⁸⁴ *Ibid.*, p.27.

⁸⁵ TLFi, <<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?173;s=1353704985;r=6;nat=;sol=2;>>, (consulté le 11 septembre 2018).

sont tous les deux des processus naturels⁸⁶. En conclusion, la langue tordue est associée avec une mauvaise odeur. Cette langue quitte le corps en faveur de la langue vernaculaire.

Conduit cette déduction à poser que Rabelais veut prôner le français vernaculaire contrairement au français contaminé par le latin ? Dans cette optique, Lefranc prouve que Rabelais, de même que Geofroy Tory, : « s'élevèrent l'un et l'autre, avec une commune conviction, contre ceux qui altéraient la langue française⁸⁷. Dans les dernières lignes du chapitre VI de *Pantagruel*, la conclusion se compose comme suit : « il nous convient parler selon le langaige usité [nostre vernacule Gallicque] et, comme disoit Octavian Auguste, qu'il fault éviter les motz espaves [...] ». Néanmoins, durant cet épisode, Pantagruel ne se met pas en faveur de la langue vernaculaire, vu qu'il abandonne l'écolier qui se sent jusqu'à sa mort altéré, une sorte de « vengeance divine » pour l'incohérence des langues »⁸⁸. Le protagoniste n'accepte donc ni le jargon pédant de l'écolier ni le dialecte régional.

Conley, par contre, met cette rencontre agressive en relation avec le chapitre IX où Pantagruel croise Panurge. La communication avec Panurge réussit bien, contrairement à la correspondance avec l'écolier. D'après Conley, le Limousin représente « a non place » dans un lieu qui serait autrement la France, si l'écolier aurait utilisé le français courant⁸⁹. Son langage est effectivement défini comme « quelque langaige diabolique et qu'il [l'écolier] nous chermme comme enchanteur ». L'hérésie du Limousin réside dans le fait qu'il essaie de « contrefaire la langue des Parisians ». En conclusion, il existe une incohérence entre ce que l'écolier prétend être, c'est-à-dire en se comportant comme un Parisien, et ce qu'il est vraiment, un Limousin.

En effet, Conley définit la rencontre de l'inconnu via la spatialisation de la langue et de l'expérience. L'espace propose effectivement de joindre l'activité humaine, qui est socialement codée, et le fonctionnement de la flora et de la faune. Le but est d'amplifier la conscience et l'imagination du lecteur où le monde animalier et végétal permettent de s'identifier avec plusieurs cosmographies. Conley estime que le Limousin est comparé à un renard qui sera écorché pour sa peau⁹⁰. Il associe

⁸⁶ Natalie Z. Davis et Timothy Hampton, « Confronting the Turkish dogs, a conversation on Rabelais and his critics », *Occasional Papers Series*, 10, 1998, p. 8-14.

⁸⁷ Abel Lefranc, *Rabelais. Études sur Gargantua, Pantagruel, le Tiers Livre*, op. cit., p.129.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 141-145. Dans ce contexte, il serait plus juste de parler d'une vengeance diabolique. Le nom *Pantagruel* trouve son origine dans des compositions dramatiques. Il y apparaît comme le maître de l'eau et il possède la faculté d'altérer les gens pendant qu'ils dorment en mettant du sel dans leurs bouches.

⁸⁹ Tom Conley, « Pantagruel animal », dans *Animal Acts. Configuring the human in Western history*, sous la dir. de Jennifer Ham et Matthew Senior, New York, Routledge, 1997, p. 43-60.

⁹⁰ Conley se base sur la phrase suivante : « Tu escorche le latin ; par saint Jean, je te feray escorcher le renard, car je te escorcheray tout vif » (P, VI). Pourtant, cette proverbe fait allusion à l'acte de vomir, en particulier après avoir trop bu. Il est plus probable que Rabelais utilise cette proverbe afin de démontrer que Pantagruel fera vomir le français

Panurge également avec le monde animalier. Le personnage dort, par exemple, entre les poules (P, IX) ou les chiens sentent « l'odeur de ma [de Panurge] paillarde chair demy rostie » (P, XIV). Conley voit dans le tout une confusion entre les sensations, les odeurs et le discours. Quand le Limousin salue le géant, Pantagruel ne renifle pas d'aromates. De l'écolier n'émanent pas d'odeurs animaliers, contrairement à Panurge qui est continuellement comparé à divers animaux. La première image de Panurge forme un homme de belle stature, mais il est « pitoyablement navré en divers lieux et tant mal en ordre qu'il sembloit estre eschappé ès chiens ». Conley explique que Pantagruel est attiré affectivement par l'odeur des traces animaliers, à savoir les blessures des chiens. Conley déclare même que le passage est tressé d'une force érotique par la physionomie de Panurge et le corps non-fini, à cause des blessures. Le lecteur, ainsi que Pantagruel, s'excite davantage à l'égard d'un bon entretien dans la lumière d'une communication échouée avec l'écolier limousin. La narration guide notamment le lecteur dès l'incipit du chapitre à considérer Panurge comme un interlocuteur de qualité, vu que Pantagruel argumente que : « Nature l'a [Panurge] produit de riche et noble lignée » (P, IX). En somme, les deux passages se lient avec la caractéristique animalier de flairer un autre animal ou un individu.

Le passage où Panurge tombe amoureux d'une dame de Paris qu'il n'en peut plus « pisser ny fianter » (P, XXI) témoigne d'un autre aspect de l'odorat comme le sens de l'intimité. La femme rejette les avances de Panurge et il décide à se venger. Il trouve « une lycisque orgoose » (P, XXII), soit une chienne en chaleur, qu'il tue. Il prépare, par la suite, une substance de l'animal, selon la coutume des magiciens grecs. Puis il sème la substance sur la robe de la femme. Sa vengeance s'accomplit car : « tous les chiens qui estoient en l'église acoururent à ceste dame, pour l'odeur des drogues que il [Panurge] avoit espandu sur elle. Petitz et grands, gros et menuz, tous y venoyent, tirans le membre, et la sentens, et pissans partout sur elle » (P, XXII). Dans le monde animalier, l'odorat est d'une grande importance. Dans ce cas-ci, l'odeur tient sa fonction dans la procréation.

2.6. Les ordures humaines

Il est impossible d'omettre les résidus dans les écritures de Rabelais. En effet, les personnages chient, pètent et urinent à bon gré. Néanmoins, il est contradictoire de lire ces passages d'une façon exclusivement réaliste qui se focalise sur une banalité de la nature humaine. Morrison réfère notamment à la « fécopoétique » en ce qui concerne la présence littéraire et symbolique des

étourdi que profère le Limousin au lieu de connecter l'écolier au monde animalier. La comparaison de Panurge avec le monde animalier semble plus valide. Tom Conley, *op. cit.*, p. 48-55.

excréments⁹¹. Même s'il existe actuellement un tabou sur les ordures humaines, à cause de l'augmentation des pratiques autour de l'hygiène au cours du XVIII^e siècle, les excréments étaient cruciales dans la vie du Moyen Âge, entre autres pour l'engrais des champs. Il traîne une liberté de les mentionner ouvertement dans les histoires de ce temps. Screech conclut convenablement que :

Faeces are a sign of our humanity ; copious faeces and urine may be signs of gluttony and excessive wine-bibbing ; jesting allusions to the nates conjoined at all our conceptions may serve as a brake on the excessive spiritualisation of conjugal love ; such things are, or may be, moral indicators, whether or not they are allied with laughter.⁹²

De l'autre côté, le lecteur ne faut pas croire la stéréotype que les citoyens médiévaux acceptaient volontiers l'odeur des fèces. En somme, Morrison explique que :

[...] excrement was present in the literature ; discussed in arguments about the body, purgatory, decay, and growth; and was at issue in problems ranging from urban growth to maintaining soil fertility. Fecal theory touches on matters as diverse as the ideology of city versus country and that of resurrection. Excrement had social, cultural, and even theological repercussions. People had a subtle, nuanced, and complex relationship with excrement.⁹³

Le *Pantagruel* ne diffère pas sur ce point, les excréments ainsi que toutes les autres formes d'ordures humaines sont présents au cours du livre.

En ce qui concerne les odeurs, la théorie des quatre humeurs a été expliquée antérieurement. Dans ce contexte, l'excès de bile noire est la cause des problèmes de santé qui concerne le transit intestinal. Les maladies interviennent à cause de la mauvaise odeur qui émane à l'intérieur du corps après que l'individu mange de la nourriture crue ou pourrie. Hildegard von Bingen, par exemple, compare le corps alors à un égout où la nourriture ne digère point⁹⁴.

En outre, la production d'excréments, d'urine, de spermatozoïdes, etc. corrobore la théorie du corps grotesque de Bakhtine⁹⁵. Le corps vivant n'est jamais fini, mais crée constamment. Rabelais choisit consciemment de mettre en scène la vie naturelle avec toutes les odeurs. Il est possible que ce soit une stratégie de critiquer la vue de l'Église sur les organes sexuels et excréteurs :

The mingled sexual and excretory organs necessitate secrecy. We feel nausea for "both kinds of « filth ». We cannot even know if excrement smells bad because of our disgust for it, or if its bad smell is what causes that disgust." At the same time, the entanglement of these functions makes desire an integral element in filth production. Desire – for erotic or excremental fulfillment – must be disciplined. By analogizing sin – particularly sexually

⁹¹ Susan Signe Morrison, *Excrement in the late middle ages. Sacred filth and Chaucer's fecopoetics*, New York, Palgrave Macmillan, 2008, p. 2.

⁹² Michael Andrew Screech, *Rabelais*, New York, Cornell University Press, 1979, p. 54-55.

⁹³ Susan Signe Morrison, *op. cit.*, p. 7.

⁹⁴ Hildegardis Bingensis, *Causae et curae*, Turnhout: Brepols Publishers, 2010, lib. II.

⁹⁵ Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 333.

related sins – with filth, the Church Fathers attempted to control and shame the individual into socially constructive behaviour. Our bodies are cause enough for us to be disgusted with ourselves. Excrement became a means to control the body and to punish the soul.⁹⁶

Dans la conception de Rabelais, les ordures provoquent le rire, qui libère l'homme de sa peur. Il s'agit de la peur cosmique contre laquelle lutte le corps grotesque⁹⁷. Il arrive donc parfois que les personnages chient de joie (P, XIV).

2.6.1. Les excréments

La scatologie forme un élément vital dans la littérature de Rabelais. L'écolier Limousin « conchioit toutes ses chausses » (P, IX). Au cours du dialogue de signes entre Thaumaste et Panurge, le premier se lève, mais en se levant il pète et pisse, ce qui émet une odeur repoussante. Les assistants alors : « commencèrent se estouper les nez, car il se conchioit de angustie » (P, XIX). Dans ce passage, il se note donc une forte référence à l'odeur, vu que les personnages se serrent le nez. Il est possible, dans ces cas, que l'excrément et son odeur se lie avec les péchés. Tant l'écolier que Thaumaste commettent des erreurs pour lesquelles ils sont directement punis⁹⁸. Dans la conception de la Renaissance, ce qui est mauvais est notamment lié avec une mauvaise odeur. Bakhtine ne réfère pas à l'odeur, mais il associe les excréments avec la tradition populaire et le rire : « N'oublions pas que l'urine comme la matière fécale est la joyeuse matière qui rebaisse et soulage, transforme la peur en rire »⁹⁹. La peur réfère notamment à la difficulté des citoyens d'accepter la triste condition humaine. Il se dresse beaucoup de questions sur le but de vivre si les humains sont tout de même condamnés à la mort. En somme, Rabelais fait « louange de l'homme dans son intégralité, fonctions excrémentielles comprises »¹⁰⁰.

⁹⁶ Susan Signe Morrison, *op. cit.*, p. 25.

⁹⁷ Traditionnellement les œuvres littéraires envisageaient un ordre universel comme vaste cadre. La société suivait la logique de cet ordre, qui implique une hiérarchie ou l'homme s'insérait sans choix. La faiblesse de l'homme et son passage éphémère sur la terre étaient au centre de ces œuvres. En outre cette logique, s'installait la peste et la sécheresse en 1532 qui provoque la peur cosmique. L'astrologie est la cause des événements imposants et inexplicables, comme la peste et les phénomènes météorologiques (orages, sécheresses, tremblements de terre). Rabelais cherche alors de dissiper la peur cosmique dans son œuvre par le rire. Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 333. Delumeau explicite également cette peur et l'angoisse que l'homme éprouve devant la perspective du Jugement Dernier. Jean Delumeau, *op. cit.*, p. 343-352.

⁹⁸ Loskoutoff, de sa part, prend une position radicale en estimant que : « de cette abondance [stercorale], l'on ne peut donner, à notre sens, qu'une seule explication convaincante : la théologie augustinienne de la faute. L'homme n'est qu'un excrément voué à l'excrément, seule la foi le justifie ». Yvan Loskoutoff, « un étron dans le cornucopie : la valeur évangélique de la scatologie dans l'œuvre de Rabelais et de Marguerite de Navarre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 6, novembre 1995, p. 908. Luther reprend alors les idées de saint Augustin, ce que Rabelais fait à son tour, vu qu'il était imprégné par les idées de Luther. Sur la fascination que porte Rabelais au travail de Luther : Arlette Jouanna, *op. cit.*, p. 299.

⁹⁹ Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 332.

¹⁰⁰ Yvan Loskoutoff, *op. cit.*, p. 919.

La valeur spirituelle des ordures apparaît peu dans les grands travaux sur Rabelais. Gilson, par contre, évoque une odeur religieuse et l'associe avec les miracles et les farces qu'amusaient le peuple, sans qu'il croisse nécessairement la vérité historique de ces sortes d'histoires¹⁰¹.

2.6.2. Les pets

Montaigne, à l'imitation d'Érasme, estime que : « Stercus cuique suum bene olet »¹⁰². Les personnages de Rabelais y consentiraient de tout cœur. Les pets forment, à l'exemple de l'excrément, un élément vital.

Lexicographiquement, Rabelais invente un tas de synonymes afin de décrire les pets ou l'action de péter. Les personnages « sonne[nt] du cul » (P, XII), « [souffle[nt] au cul » (P, XII). Panurge décrit l'acte de péter plus littéralement. Quand une femme éternue, elle le demande : « Comment, vous pétez, Panurge ? – Non foys (disoit-il), Madame ; mais je accorde au contre-point de la musique que vous sonnés du nez » (P, XVI). Dans le langage diffus qui s'utilise pour la sentence de Humevesne et Baisecul, des gants sont « parfumés de pétarades à la chandelle de noix » (P, XIII). Le narrateur réfère encore au « parfum des vesses » (P, XVII). Il existe même un livre sur l'art intègre de péter en société, à savoir « Ars honeste pettandi in societate » (P, VII). Il est intéressant de savoir que ce livre a vraiment existé, contrairement aux inventions créatives des autres titres. Il est même possible que Rabelais soit l'écrivain de ce livre¹⁰³. Le livre propose un inventaire des pets et entre plus en détail sur le son. Néanmoins, l'odeur n'est nulle part mentionnée. Ceci indiquerait que le pet était un sujet moins tabou qu'il l'est actuellement. Il s'y ajoute que l'odeur caractéristique était connue pour tout le monde et qu'il ne fallait pas développer l'olfactologie dans le livre¹⁰⁴.

Au cours du chapitre XXVIII Pantagruel pète joyeusement, « mais du pet qu'il fist la terre trembla neuf lieues à la ronde, duquel avec l'air corrompu engendra plus de cinquante et troys mille petitz hommes, nains et contrefaictz, et d'une vesne qu'il fitz engendra autant de petites femmes acropies [...] ». Il ressort clairement du passage que les éléments bas et corporels produisent naturellement d'autres choses, dans ce cas-ci des personnes. Ceci va à l'encontre du langage spirituel qui se

¹⁰¹ Étienne Gilson, *Les idées et les lettres*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1932, p. 197-241.

¹⁰² Michel de Montaigne, *Œuvres complètes*, éd Robert Barral, Paris, Éditions du Seuil, 1967, livre III, Chapitre VIII, p. 375.

¹⁰³ *Ars honeste pettandi in societate* est rempli de notes signés d'un certain F.R.M. La Charité estime qu'il s'agit de Franciscus Rabelaesus Medicus. Certes, il ne confond pas l'auteur avec ces personnages, afin d'argumenter que Rabelais soit un pétomane. Il dispose, par contre, d'une théorie médicale, à l'instar d'Hippocrate, sur les pets. Claude La Charité, « Rabelais et l'art de péter honnêtement en société », *Contre-jour*, 16, 2008, p. 114-116.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 120.

concentre uniquement sur les hauts faits dignes. Le tout fonctionne donc dans le style grotesque de Rabelais.

2.6.3. L'urine

L'urine abonde dans le chapitre XXII où « tous les chiens y acouroyent de demye lieue et compassèrent si bien la porte de sa maison, qu'ilz y feirent un ruyseau de leurs urines auquel les cannes eussent bien nagé. Et c'est celluy ruyseau qui de présent passe à Saint Victor, auquel Guobelin tainct l'escarlatte, pour la vertu spécifique de ces pisse-chiens, [...] » (P, XII). Le narrateur ne réfère donc pas explicitement à la valeur olfactive, mais l'urine engendre un ruisseau particulièrement fécond pour la teinturerie. Néanmoins, « at the Bièvre River in Paris, the alum salts that passed through the tincture baths were said to have left all about the area a pervasive stench of stale urine »¹⁰⁵. L'entreprise des Gobelins et l'odeur que l'entoure était donc connue au contemporain de l'auteur chinonais. Dans un autre passage qui traite l'urine, à savoir le chapitre XXXIII « comment Pantagruel feut malade, et la façon comment il guérit », le roi des Dipsodes subit un traitement pour la douleur ventrale et une chaude pisse. Il prend alors des diurétiques qui font échauffer son urine manifestement et « depuis ce temps-là elle n'est encores refroydie, et en avez en France en divers lieux, selon qu'elle print son cours, et l'on appelle les bains chaulx ». L'urine fonctionne dans cette optique comme une substance génératrice, tout comme le pet. Elle exerce donc une fonction dans le corps grotesque. Bakhtine l'associe avec le rire, comme cité plus haut, afin de vaincre la peur cosmique.

Il est permis de conclure, dans ce contexte, que Rabelais emploie l'urine surtout pour sa valeur dans le style grotesque. Le côté olfactif n'est pas cultivé explicitement.

2.6.4. Le vomissement

Pantagruel déclare au Limousin que : « je te feray escorcher le renard » (P, VI), proverbe qui désigne *vomir après avoir trop bu*. Dans le pénultième chapitre, Pantagruel « se parforce de rendre sa gorge » (P, XXXIII). Même si le vomissement possède une rude odeur, il ne se trouve pas de référence olfactive à ce résidu humain. Il fonctionne également dans le corps grotesque où l'homme sent les éléments cosmiques en soi-même, vu qu'il forme part de la nature. Ceci rend le monde compréhensible et moins imposant.

2.6.5. La transpiration

La transpiration fait également partie de la vie des personnages. Pantagruel confesse à un moment donné que « je sue icy de haan » (P, XI). Thaumaste aussi « commença suer à grosses gouttes » pendant sa discussion avec Panurge. Les gens voient même de la terre « sortir grosses gouttes

¹⁰⁵ Tom Conley, *op. cit.*, p. 48.

d'eau comme quand quelque personne sue copieusement » (P, II). La transpiration a la même fonction que le vomissement.

2.7. Les bains

Dans un ère où les institutions publiques se soucient beaucoup de la putréfaction, en particulier des maladies contagieuses, il serait paradoxale d'assumer que l'homme ne se baigne point. Au Moyen Âge, les bains romains restent notamment opératifs. Kleinschmidt prouve que le rituel de se baigner en groupe dans des maisons qui servent ce but plaisait tant aux religieux qu'aux classes plus basses, comme les paysans¹⁰⁶. Ce n'étaient pas seulement des lieux de plaisir, mais les bains sont fréquemment visités dans le but d'une purification morale et spirituelle. Le fait que les baigneurs essaient hardiment de sentir bon s'associe avec l'intention de plaire à Dieu. Le ciel s'unit notamment avec des odeurs plaisantes et l'enfer avec une émanation pestilente. Toutefois, l'objectif primaire des bains reste la propreté¹⁰⁷.

En outre de la purification que l'eau accorde, elle sert également des buts thérapeutiques. La balnéologie, en fait, essaie d'éliminer des substances fatales du corps humain¹⁰⁸.

2.8. L'enfer

À l'opposition de l'odeur de la sainteté, se trouve le diable, à l'extension tout ce qui se lie avec l'enfer, qui est associé avec une puanteur effroyable. Ce topos apparaît entre autre chez Jean-Pierre Camus au cours de sa brève pièce de théâtre *Le puant concubinaire*¹⁰⁹. Pendant sa vie, le roi d'un pays dont le nom reste secret s'adonne aux vices divers. Il boit et il mange incessamment, il s'amuse avec plusieurs femmes et il ne se soucie pas de sa progéniture. À un moment donné arrive sa fin et : « presque dès une heure après que l'âme l'eut quitté il devint charogne si infecte

¹⁰⁶ Harald Kleinschmidt, *op. cit.*, p. 62-67.

¹⁰⁷ Lynn Thorndike, « Baths, and street-cleaning in the Middle Ages and Renaissance », *Speculum*, 2, avril 1928, p. 198.

¹⁰⁸ Montaigne consacre aussi un passage aux bains, dans le chapitre XXXVII du deuxième essai. Ceci pourrait indiquer une importance élevée de l'entretien de la santé, vu que ce passage s'inscrit dans un contexte de maladies et de la vieillesse. Montaigne écrit que : « J'ai vu, par occasion de mes voyages, quasi tous les bains fameux de Chrétienté, et depuis quelques années ai commencé à m'en servir ; car en général j'estime le baigner salubre, et crois que nous encourons nos légères incommodités en notre santé, pour avoir perdu cette coutume, qui était généralement observée au temps passé quasi en toutes les nations, et est encore en plusieurs, de se laver le corps tous les jours ; et ne puis pas imaginer que nous ne valions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroûtés et nos pores étouffés de crasse »¹⁰⁸. Michel de Montaigne, *op. cit.*, Livre II, Chapitre XXXVII, p. 316. La recommandation de se baigner sert le but d'évader les mauvaises odeurs du corps, à savoir les croûtes et la crasse. Mandrou confirme que : « si Montaigne préconise les bains, c'est à cause des mauvaises odeurs que secrète la crasse accumulée ». Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 56-57.

¹⁰⁹ Jean-Pierre Camus, *Le théâtre sanglant où sont représentés plusieurs actions tragiques de nostre temps*, Paris, Joseph Couttereau, 1630, p. 113-123.

que non la chambre seulement, mais toute la maison n'estoit plus habitable pour l'excès de la puanteur »¹¹⁰. Dans l'imagination contemporaine, l'odeur d'un cadavre vicieux est donc insoutenable. Une autre référence connue à l'enfer se trouve dans *La divina commedia*¹¹¹. Pendant sa descente des cercles de l'enfer, Dante indique pareillement les miasmes : « Giungemmo sull'orlo di un'altra e scoscesa china, dalla quale si poteva sentire il forte odore che saliva dai cerchi circostanti »¹¹². Vergile riposte qu'il soit à propos de descendre lentement, vu qu'ils [Dante et Vergile] pourront s'accoutumer aux « esalazioni mefitiche ».

L'enfer comme locus récurrent d'une puanteur extrême se note pendant la tour d'écoles que Pantagruel entreprend. Il a l'intention d'étudier la médecine à Toulouse, mais quand il constate que « les médecins sentoient les clistères comme vieulx diables » (P, V), il renonce à son plan. Plus loin dans l'histoire, Panurge cite une fable afin de justifier pourquoi il faut éviter les mouches sur les sexes des femmes qui servent de muraille. Cité antérieurement, dans la fable, le renard déclare qu' : « il y a encores icy dessoubz un aultre petit pertuys qui put comme cinq cens diables » (P, XV). Il ressort du passage qu'une odeur fortement désagréable est comparée au diable. Dans ce cas-ci le renard mentionne cinq cents diable, afin de souligner qu'il s'agit d'une puanteur terrible. L'enfer comme locus de puanteur apparaît également dans la discussion par signes de main entre Thaumaste et Panurge. À un moment donné, Thaumaste se lève et : « mais en se levant fist un gros pet de boulangier, car le bran vint après, et pissa vinaigre bien fort, et puoit comme tous les diables » (P, XIX). En conclusion, des refrains tels que *puait comme les diables* s'observent à plusieurs reprises.

Le *Pantagruel* compte une scène où Épistémon descend à l'enfer. Il ne se trouve pas de référence à l'odeur abominable qui émanerait dans l'enfer. Le narrateur confesse, par contre, que : « les diables estoient bons compagnons » (P, XXX). Possiblement, c'est une tactique de Rabelais dans le but de montrer qu'il ne faut pas craindre autant la mort et qu'il faut surtout joyeusement vivre sa vie.

¹¹⁰ Jean-Pierre Camus, *op. cit.*, p.121.

¹¹¹ Dante Alighieri, *La divina commedia. Inferno*, Rome, Armando editore, 2002

¹¹² *Ibid.*, p. 195.

3. Les odeurs agréables

Les odeurs agréables ne sont pas légion dans le *Pantagruel*. Toutefois, la nourriture et les boissons se consomment volontiers. Les deux classes sont séparées ci-dessous en raison de convenance. Le nombre de banquets et les multiples occurrences du mot *vin* montre le caractère bon vivant du géant protagoniste. Dans la conception de Ficino, les aromates issus des aliments odorants est particulièrement propice pour l'esprit : « Quum igitur uterque videlicet odor et spiritus sit vapor quidam, et simile simili nutriatur, nimirum et spiritus, et spiritualis homo plurimum ab odoribus accipit alimentum »¹¹³. Jeanneret conclut alors que : « Le vin, les mets aromatiques : telles sont, pour Ficino, les nourritures les plus odorantes et par conséquent les plus indiquées pour sustenter les esprits. Le pays de Cocagne, dans sa variante néo-platonicienne, serait le lieu où il suffirait, pour vivre, d'inspirer de délicats effluves »¹¹⁴. Certes, les vivres nourrissent l'estomac, mais leurs odeurs caressent surtout le cerveau. En outre les aromates nutritionnels, il s'ajoute une autre catégorie, à savoir les parfums. Peu nombreux dans l'œuvre, mais il vaut quand-même de les mentionner.

3.1. Le banquet

Selon Jeanneret, l'invitation que les personnages adressent au public de participer au banquet signale une valeur quasiment littérale, vu que « la lecture est conçue comme une fête des sens, la dégustation gourmande de multiples plaisirs perceptifs »¹¹⁵. En effet, le lecteur est interpellé par Alcofribas de le joindre et de partager tous les sens que les personnages subissent. De plus, le repas combine les plaisirs de la conversation avec les jouissances d'un corps satisfait. Jeanneret estime qu' « il [le banquet] entretient la solidarité des convives et surtout, mobilisant les cinq sens, porte l'expérience synesthésique à son plus haut degré : le fond sonore et le spectacle de la fête ; le goût et l'odorat, comblés de saveurs ; le toucher, enfin, stimulé par le contact direct des mains et des mets »¹¹⁶.

Avant d'entrer dans le sujet, il est important de savoir que le banquet comprend toutes les images du manger et du boire¹¹⁷. Il n'est presque pas de pages dans le *Pantagruel* où ces images ne figurent. Dès le début, le narrateur dévoile l'origine et l'ascendance du géant protagoniste, « Abel

¹¹³ Marcilio Ficino, *De triplici vita*, Bâle, s.n., 1576, p. 525.

¹¹⁴ Michel Jeanneret, « Alimentation, digestion, réflexion dans Rabelais », *Studi francesi*, 81, 1983, p. 415.

¹¹⁵ Michel Jeanneret, « Quand le sens passe par les sens : Rabelais et l'intelligence des corps », *Poétique*, 178, 2015, p. 149.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 155.

¹¹⁷ Il est propice de souligner que j'emprunte le titre de la sous-catégorie du chapitre éponyme de Mikhaïl Bakhtine. Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 277-301.

fust occis par son frère Caïn, la terre embue du sang du juste fut certaine année si très fertile en tous fruitz qui de ses flans nous sont produytz, [...] » (P, I). La terre a donc bu le sang d'Abel, de sorte qu'elle est très fertile. Par la suite, les gens mangent ces nèfles et sont atteints d'enflures, vu leur ignorance face à la puissance divine qui crée ce beau fruit.

Le premier banquet, c'est-à-dire la première occurrence du mot *banquet*, se trouve au cours du chapitre IV. Gargantua organise un grand banquet et il laisse Pantagruel enchaîné dans son berceau. Celui-ci arrive à s'échapper et va tout droit au banquet où il « repeat fort bien » (P, IV). Serait-il attiré par l'odeur du banquet ?

Pantagruel étant adulte s'adonne également aux banquets. La soirée avant la grande bataille contre les Dipsodes, par exemple, la compagnie « firent roustir leur venaison » (P, XXVI). Les mets qui se préparent pour le banquet sont souvent largement décrits : « Panurge emmancha en un grand pal les cornes du chevreul et la peau et les piedz droitz de devant d'icelluy ; puis les aureilles de troys levraulx, le râble d'un lapin, les mandibules d'un lièvre, les aesles de deux bitars, les piedz de quatre ramier, [...] » (P, XXVI)¹¹⁸. Le narrateur ne réfère pas à l'odeur, dans ce cas-ci, mais il est logique que ce rôtissage, même si le lecteur actuel ne mange plus tous ces morceaux de viande, sentira bon.

De nombreuses autres références à la nourriture sont présentes, comme : « la mode de fumer les langues de bœuf au feu de bois, car auparavant on les salait comme les jambons, [...] » (P, I). Le chapitre IX expose un Panurge blessé et affamé. Le chapitre compte en total 12 discours en langues étrangères où il essaie de s'exprimer face à Pantagruel. Parmi ces discours, il apparaît également 3 discours en langue artificielle, donc composés par Rabelais¹¹⁹. Néanmoins le contenu des divers discours s'assimile, vu que Panurge ordonne à lui donner de quoi manger.

L'abondance est sans doute l'élément central dans les banquets. Il n'est jamais question de petites portions. Tout se lie avec le rire et le comique du style grotesque. Le triomphe de la vie est notamment célébré. Bakhtine confirme que « l'homme déguste le monde, sent le goût du monde, l'introduit dans son corps, en fait une partie de soi »¹²⁰. L'homme avale donc le monde au lieu d'être lui-même avalé. La joyeuse rencontre entre l'homme et le monde ne doit pas se limiter à un seul sens, dans ce cas-ci le goût. J'y ajoute décidément que l'homme sent aussi les odeurs que le

¹¹⁸ Il faut indiquer que les mets servis au roi Pantagruel sont des préparations simples. Dans le premier livre sur le géants, il n'est nulle part question d'épices. Les épices étaient notamment des produits de luxe et il serait alors contradictoire de les mentionner dans un ouvrage où l'auteur prône la fête populaire. Plus d'information sur les diverses épices : Classen, Howes et Synnott, *op. cit.*, p. 66-68.

¹¹⁹ Émile Pons, « Les jargons de Panurge », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1, 1931, p. 89-98.

¹²⁰ Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 280.

monde lui offre. L'individu ne l'introduit pas seulement via la bouche grande ouverte, mais également par son nez. C'est l'absorption totale du monde. En somme, le triomphe de la vie s'étend sur tous les domaines.

3.2. Le vin

Le vin est la boisson qui apparaît le plus souvent dans le texte. Selon Lefranc, le vin est « l'inspiration joyeuse de son livre »¹²¹. Le critique le met en rapport avec la sécheresse de 1532. Rabelais n'a pas choisi aléatoirement le protagoniste. Les contemporains de l'écrivain se souvenaient d'un petit diable nommé Pantagruel qui met du sel dans la bouche des ivrognes ou des jeunes. Le nom de Pantagruel se lie également avec la soif, « car "panta" en grec vault autant à dire comme "tout" et "gruel" en langue Hagarène vault autant comme "altéré" : veulent inférer que à l'heure de sa nativité le monde estoit tout altéré, et voyant en esprit de prophétie qu'il seroit quelque jour dominateur des altérez » (P, I). Rabelais réfère donc de nouveau à la réalité, parce que la soif était très connue dans cette année. Quand Pantagruel entre donc en scène, il est très probable que les autres personnages se mettent à boire, surtout, du vin. Ou comme Panurge le formule : « Delmeupplistrincq »¹²² (P, IX)

La richesse lexicale d'un mot qui ne compte que trois lettres montre la prédilection pour cette boisson. Tantôt le vin est décrit comme « celle nectarique, délicieuse, presieuse céleste, joyeuse et deïffique liqueur qu'on nomme le piot » (P, I), tantôt c'est la « purée septembrale » (P, I). Il apparaît en outre un livre sur les vins dans la bibliothèque de Saint-Victor, à savoir « L'Aguillon de vin » (P, VII). En ce qui concerne la géographie, les personnages ne se limitent pas à consommer le vin d'une seule région. Ils boivent, entre autre, de « forts bons vins de Mireval » (P, V) ou bien « ces vins blancs d'Anjou » (P, XII). Quel malheur alors quand « tout le bon vin d'Orléans poulsa et se gasta » (P, VII). Le fait d'aspirer l'odeur du vin apparaît quand les personnages hument la boisson. Quelqu'un interpelle Panurge, quand il boit vaillamment, en disant : « Vous faictes rage de humer » (P, XIV). Le lecteur ne découvre alors pas s'il s'agit d'une bonne ou mauvaise odeur, mais le fait que le personnage hume sa boisson préférée est important.

L'odeur des aromatiques qui accompagne naturellement le vin n'est pas décrit explicitement dans le *Pantagruel*. Néanmoins le chinonais y réfère dans son livre suivant. Il déclare que : « L'odeur du vin, o combien plus est friant, riant, priant, plus céleste et délicieux que d'huile » (G, prologue). Il

¹²¹ Abel Lefranc, « Le vin chez Rabelais », *Revue du Seizième siècle*, 11, 1924, p. 60.

¹²² L'homophonie du mot et la phrase baragouin anglo-français : « donne-moi please to drink » explique cette construction inventée. Émile Pons, *op. cit.*, p. 90.

faut noter que le narrateur oppose le vin à l'huile, le symbole de la piété et de la crainte de Dieu¹²³. Le vin, par contre, est un liquide joyeux et sans peur. C'est la raison pour laquelle, le lecteur est incité dès le début du livre de : « Beuvez donc un bon coup sans eaue » (P, I).

Or, Rabelais adore le vin, et le consomme volontiers, comme il confesse au lecteur à la fin de son livre : « Icy je feray fin à ce premier livre : la teste me faict un peu de mal et sens bien que les registres de mon cerveau sont quelque peu brouillez de ceste purée de septembre » (P, XXXIV). Il est sans doute familier avec l'odeur du vin, qu'il loue dans le prologue de *Gargantua*. L'odeur fait aussi partie du prologue du *Tiers Livre* où il souligne que les gens d'âge mûr sont les seuls aptes aux « conseils Bacchique, pour en lopinant opiner des substance, couleur, odeur, [...] » (LTL, prologue).

3.3. Les parfums

À la cour de Paris, Pantagruel résout le différend entre deux seigneurs. Face à la sagesse du géant, les conseillers se trouvent en un état d'extase et : « y feusses encores, sinon qu'on apporta force vinaigre et eaue rose pour leur faire revenir le sens et entendement acoustumé, dont Dieu soit loué partout » (P, XIII). Matoré observe correctement qu' : « au XVIe siècle le goût des parfums se répand »¹²⁴. L'eau de rose est jadis très populaire. Il est couramment distillé des fleurs locales, puisque les fleurs se flétrissent en voyage¹²⁵.

D'autres aromes se trouvent dans les pommades. Quand Eusthènes et Carpalim trouvent le cadavre d'Épistémon, Panurge : « luy fist à l'entour quinze ou seize poincts de agueille affin qu'elle ne tumbast de rechief, puis mist à l'entour un peu d'un unguent qu'il appelloit resuscitatif » (P, XXX). L'onguent est notamment une « substance aromatique utilisée autrefois pour adoucir, parfumer la peau »¹²⁶.

¹²³ Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 285.

¹²⁴ Georges Matoré, *op. cit.*, p. 4.

¹²⁵ Stefan Halikowski Smith, « Demystifying a Change in Taste: Spices, Space, and Social Hierarchy in Europe, 1380–1750 », *The International History Review*, 2007, 29, 244.

¹²⁶ TLFi, <<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=66858450;>>, (consulté le 29 juillet 2019).

Chapitre 3. Les possibles hypothèses

Dans cette partie, il sera question d'élaborer quelques idées autour du choix que Rabelais prend d'inclure l'odorat. Il n'est jamais question de rendre clair à l'excès les intentions d'un écrivain longtemps mort, mais les hypothèses essaient de prouver l'importance des odeurs pour la littérature.

1. L'hypothèse du corps grotesque

C'est effectivement pendant la Renaissance que les artistes commencent à s'intéresser à la réalité quotidienne¹²⁷. Ils quittent progressivement les voies idéalistes afin de présenter un art fondé sur la nature. A titre d'exemple, dans l'art du portrait, les peintres ne cherchent pas à cacher les traits laids des individus représentés, vu que ceci leur confère leur personnalité. Delumeau conclut que l'art « réintègre le monde des hommes avec ses misères, ses laideurs »¹²⁸. En outre, la peinture de chevalet connaît un grand essor au cours du XV^e siècle, ce qui fait preuve d'un intérêt agrandissant de la réalité.

Rabelais opère de la même manière, étant donné qu'il plaide en faveur d'un amour de vie dans toutes ses manifestations. Il ne cherche pas à embellir le monde, mais le présente tel qu'il est. Goumarre a analysé, à l'instar de Deleuze à propos de *Du côté de chez Swann*, les signes dans l'œuvre de Rabelais¹²⁹. Il y explique qu'une odeur, ainsi que d'autres indications comme un nom propre ou une devise, est révélateur en ce qui concerne la réalité. Les cinq sens font naturellement partie de la vie, donc Rabelais ne peut pas les omettre. De surcroît, les sens indiquent pour l'homme un premier pas vers la connaissance du monde. À l'aide du style grotesque, le corps forme un microcosmos par lequel l'homme peut affronter la peur cosmique. Effectivement, Auerbach affirme que ce style implique :

le sens d'un triomphe vitaliste et dynamique de la réalité corporelle et de ses fonctions. Il n'y a plus chez Rabelais ni péché originel ni jugement dernier, et par conséquent pas non plus d'angoisse métaphysique de la mort. Élément lui-même de la nature, l'homme se réjouit de son esprit, et comme les autres créatures il est soumis à la désagrégation naturelle.¹³⁰

Toutefois, l'odeur en soi n'est que mentionnée une dizaine de fois ? Si l'homme du XVI^e siècle vit avec ses sensations concrètes, c'est du moins un fait frappant. Matoré se demande justement : « Ne

¹²⁷ Jean Delumeau, *op. cit.*, p. 88.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 89.

¹²⁹ Pierry Goumarre, « Rabelais : entre le signe et l'indice », *Renaissance et Réformation*, 1, 1973, p. 16.

¹³⁰ Erich Auerbach, *Mimésis : La Représentation De La Réalité Dans La Littérature Occidentale*, Paris: Gallimard, 1977, p. 280.

pourrait-on dire que la Renaissance française subit les sensations mais est incapable de les analyser et par là de les décrire ? »¹³¹. Il impute donc la quasi-absence des sens dans la littérature au manque d'intellectualisation des sens¹³².

En somme, Rabelais dépeint ses personnages avec des traits humains. Naturellement, Pantagruel et ses compagnons ont donc la possibilité de sentir le monde qui l'entourne. En même temps, l'absorption du monde est une caractéristique du style grotesque qui aide à dissiper la peur qui règne jadis dans la pensée de l'homme.

2. L'hypothèse artistique

Dans le but de décrire l'importance de l'odorat dans le *Pantagruel*, il importe de miroiter ce que les contemporains connus de Rabelais ont écrit sur ce sens. Si À l'aube des Temps Modernes, l'homme vit naturellement avec ces sens, il faut donc que les artistes contemporains de Rabelais mentionnent pareillement l'odeur. Il est significatif que Montaigne décrit l'odeur dans un chapitre entier.

Après la prose, il est temps de s'arrêter un instant sur la poésie. L'importance de l'odorat joue un grand rôle dans l'imagination poétique¹³³. Ces artistes arrivent à exprimer promptement leurs sensibilités. Pour les poètes, ce n'est pas seulement l'aspect des choses décrites qui compte, mais toute la perception directe est mise en jeu. Le XVI^e et XVII^e siècle étaient notamment une période riche de vers olfactifs :

This was partly due to classical influences, for the writers of that time were very familiar with and admiring of classical works, in which olfactory imagery abounds. It is evident, however, that the olfactory odes of those centuries are no mere reworkings of a dead and ancient theme, but vigorous expositions of a thriving symbolic system of odour.¹³⁴

¹³¹ Georges Matoré, *op. cit.*, p. 5.

¹³² L'explication scientifique du fonctionnement des sens se forme vers la fin du XVI^e siècle. Abel Rey explique que l'homme commence à s'intéresser sérieusement de la géométrie à partir du XVII^e siècle. Cette science est fondée sur les images et implique donc l'exploitation de la vue. Abel Rey, *La Jeunesse De La Science Grecque*, Paris, La Renaissance du livre, 1933. En ce qui concerne la vue, Fèbvre note que l'homme du XVI^e siècle : « ne l'avaient pas encore mise à part des autres sens ». Lucien Febvre, *op. cit.*, p. 438.

¹³³ Lucien Febvre, *op. cit.*, p. 248. Bien évidemment, l'étude présente sera limitée à la perception de l'odeur. Certes, une étude sur les sons s'impose également dans la poésie, vu que les poètes évoquent souvent un langage truffé d'une imagination musicale. Le XVI^e siècle est également l'époque par excellence de l'oreille, vu la prédilection d'écouter à haute voix les histoires.

¹³⁴ Classen, Howes et Synnott, *op. cit.*, p. 74.

2.1. *Les Essais* de Michel de Montaigne

Bien que les références olfactives abondent dans *Les Essais*, que Montaigne lui-même décrit comme « un peu plus civilement, des excréments d'un vieil esprit »¹³⁵, il sera question d'analyser un chapitre particulier. Montaigne, qui a quarante ans de moins que Rabelais, consacre notamment l'essai LV « Des Senteurs » de son premier livre à l'odorat. Il est assuré, en effet, que les odeurs jouent un grand rôle dans la vie, vu que Montaigne consacre tout un chapitre de son livre aux odeurs. Il y conclut que :

la meilleure conditions qu'ils [les corps] aient, c'est d'être exempts de senteur. La douceur même des haleines plus pures n'a rien de plus excellent que d'être sans aucune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfants bien sains. Voilà pourquoi, dit Plaute, "Mulier tum bene olet, ubi nihil olet" : la plus parfaite senteur d'une femme, c'est ne sentir à rien, comme on dit que la meilleure odeur de ses actions c'est qu'elles soient insensibles et sourdes¹³⁶.

En somme, Montaigne préfère les senteurs naturelles aux odeurs étrangères. Le philosophe accentue que les odeurs jouissent d'une caractéristique fort utile :

Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moi et combien j'ai la peau propre à s'en abreuver. Celui qui se plaint de nature, de quoi elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort ; car elles se portent elles-mêmes. Mais à moi particulièrement, les moustaches que j'ai pleines, m'en servent. Si j'en approche mes gants, ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un jour. Elles accusent le lieu d'où je viens [...].¹³⁷

Les odeurs disposent donc de la possibilité de pénétrer dans la peau. Montaigne en déduit alors que les bonnes odeurs, comme les encens et parfums retrouvés aux Églises, peuvent causer un changement d'esprit. Il conseille alors d'utiliser les odeurs plus en médecine : « Les médecins pourraient, crois-je, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font ; car j'ai souvent aperçu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits selon qu'elles sont »¹³⁸.

Loin de prétendre qu'il est question ici de toutes les références olfactives des *Essais*, cette brève analyse démontre qu'il existe réellement une conscience des odeurs. Mueller constate effectivement que : « Poètes, philosophes et écrivains ne sont en effet pas à cours de mots lorsqu'ils abordent des odeurs. Certains écrivains et penseurs ont considéré l'odeur comme un

¹³⁵ Michel de Montaigne, *op cit.*, Livre III, Chapitre IX, p. 381.

¹³⁶ *Ibid.*, Livre I, Chapitre CV, p. 137.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 137-138.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 137.

aspect essentiel de l'expérience humaine, de la relation de l'homme au monde et aux autres individus »¹³⁹.

2.2. Les odes et les sonnets de Pierre de Ronsard

Le poète de la Pléiade n'offusque certainement pas l'odeur. Dans l'ode *Des Baisers*, Ronsard dépeint la bouche de la manière suivante :

Et vous bouche de sucre pleine,
Qui m'engendrez de vostre haleine
Une odeur qui au cœur descend,
Et mille parfuns y respand¹⁴⁰

Ronsard ne décrit pas la couleur palpitante des lèvres. Au contraire, mille parfums sortent de la bouche qui lui chauffe le cœur¹⁴¹. Ce « romantisme de la Renaissance »¹⁴² inclut donc l'odeur, tout comme Baudelaire le fera 3 siècles plus tard. Mandrou considère que : « L'odeur est, selon eux [les hommes du XVI^e siècle], chose positive, la cause d'une transformation, plutôt qu'un effet, les humeurs et vents jouant dans la nature animale ou végétale le même rôle important que dans la nature humaine »¹⁴³. Que l'odeur soit chose positive vaut aussi pour le sonnet CVII, publié dans *le premier livre des amours*, où Ronsard décrit une plante d'élite :

Tout ornement de royale grandeur,
Beauté, sçavoir, honneur, grace et merite,
Sont pour racine à ceste Marguerite,
Qui ciel et terre emparfume d'odeur.¹⁴⁴

¹³⁹ Jonathan Mueller, « Au cœur des odeurs », *Revue française de psychanalyse*, 70, 2006, p. 798.

¹⁴⁰ Pierre de Ronsard, *Œuvres complètes*, éd. Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, Éditions Gallimard, 1993, p. 949.

¹⁴¹ Febvre estime alors que : « les sens affectifs [...] bien mieux exercés, bien plus développés (ou moins atrophiés) que les nôtres, maintenaient leurs [les hommes du XVI^e siècle] pensées dans une atmosphère plus trouble et moins purifiée ». Lucien Febvre, *op. cit.*, p. 428. Selon Febvre, Ronsard décrit l'odeur du baiser, parce qu'il est incapable de dépeindre l'aspect visuel. Le critique souligne que les structures intellectuelles d'un homme du XVI^e siècle diffèrent fondamentalement de l'homme actuel, puisque l'homme captait jadis plus nettement les sensations. Toutefois, l'homme n'est pas encore capable de traduire correctement ses sensations. Febvre conclut que c'est l'ère des idées confuses et des précurseurs. L'humanisme fournit, selon lui, des réponses prématures aux mystères du monde. Il reste trop tôt de former des explications complètes, mais ces germes seront exploités deux siècles plus tard. Dans ce cas-ci, il est réfutable ce que Febvre essaie de démontrer, puisque Ronsard réfère également à l'aspect des lèvres dans des autres poèmes : « Ces liens d'or, ceste bouche vermeille ». Pierre de Ronsard, *op. cit.*, p. 27. La description olfactive des lèvres ou du baiser est plutôt une liberté poétique qui permet d'identifier la bouche dans tous ses aspects.

¹⁴² Jean Delumeau, *op. cit.*, p. 343.

¹⁴³ Robert Mandrou, *op. cit.*, p. 82.

¹⁴⁴ Pierre de Ronsard, *op. cit.*, p. 78.

De nouveau, l'odeur renforce l'acte sacré d'aimer, ce qui réapparaît dans le tercet suivant :

Du beau jardin de son jeune printemps
Naist un parfum, qui le ciel en tous temps
Embasmeroit de ses douces haleines¹⁴⁵

Dans l'imagination poétique, l'odeur joue donc un rôle marquant qui le lie avec une sainteté et le ciel. Les associations olfactives rend l'acte d'aimer plus concret et plus perçant, vu qu'il se fait ressentir dans toutes les parties du corps. Effectivement, Matoré conclut : « Ce qu'il importe d'abord de souligner c'est l'importance apparente de la sensation dans la vie et la pensée du XVI^e siècle. [...] Il est certain qu'à l'exception des personnes d'une vive sensibilité religieuse, les hommes de l'époque ont joui de leurs facultés sensorielles ; il ont aimé voir, sentir, toucher, goûter la saveur des aliment, davantage peut-être qu'on ne l'a fait dans d'autres siècles »¹⁴⁶.

2.3. L'œuvre poétique de Clément Marot

Le poète autodidacte Marot cède aussi une place prépondérante à l'odeur¹⁴⁷. Dans sa description du temple de Cupidon, les jardins se font surtout remarquer pour les références olfactives. Marot le dépeint comme suit :

Romarins, lavandes, oeilletz,
Nobles marguerites fleurantes
Les jolys boutons vermeilletz,
Et roses odoriferantes,
Toutes autres fleurs apparentes
Jectans odeur tresadoulcie¹⁴⁸

Les cyprès sentent également agréable :

Devant l'autel, deux cyprez singuliers
Je vey fleurir soubz odeur embasme¹⁴⁹

Il semble que Marot n'utilise que les références olfactives quand il compose des poèmes sur la nature, à l'exception d'un cas où il l'utilise dans un contexte amoureux. Contrairement à Ronsard, Marot évoque aussi de mauvaises odeurs. Dans l'histoire de Léandre et Héro, il décrit la mer :

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 98.

¹⁴⁶ Georges Matoré, *op. cit.*, p. 3.

¹⁴⁷ Abel Lefranc, *Rabelais. Études sur Gargantua, Pantagruel, le Tiers Livre, op. cit.*, p. 135. Il est juste d'ajouter que les deux écrivains, c'est-à-dire Rabelais et Marot, se sont influencés mutuellement. Lefranc mentionne notamment que les deux lettrés sont très amicales. Rabelais connaît donc certainement l'œuvre littéraire de son compère.

¹⁴⁸ Clément Marot, *Oeuvres complètes*, éd. Dondey-Dupré, Paris, Rapilly, 1824, p. 55-56.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 47.

Amy, tu as de travail pris beaucoup,
Assez te dois contenter pour un coup
De l'eau salée et de l'odeur maulvaise
De la marine : or te metz à ton aise¹⁵⁰

La seule référence à une odeur romantique, se trouve dans le même poème sur Léandre et Héro :

Doncques après qu'il eust de grand'ardeur
Baisé son col blanc, et de bonne odeur¹⁵¹

Or, chaque contemporain de Rabelais mentionne les odeurs. Ce n'est point chose étrange. Il est vrai que cette étude ne donne qu'un bref survol des trois œuvres majeures, mais les odeurs semblent se limiter pour chaque auteur à un champ spécifique. Alors que Ronsard les utilise afin d'indiquer la beauté de l'amour, Marot se limite souvent à la nature. Puis Montaigne donne sa vue sur les senteurs et la préférence d'un environnement exempts d'odeurs fortes.

¹⁵⁰ Clément Marot, *op. cit.*, p. 170.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 160.

La conclusion

Il est peu probable que la représentation olfactive du *Pantagruel* séduira le lecteur, contrairement aux publicités contemporaines des parfums qui visent à attirer les consommateurs. Le titre de l'étude révélait déjà que le *Pantagruel* n'offrirait pas une panoplie de parfums élégants. Les odeurs désagréables apparaissent presque dans chaque chapitre du livre, alors que les odeurs agréables se limitent aux boissons et aux aliments, ainsi qu'aux quelques occurrences rares des parfums. Il est donc permis de conclure que le *Pantagruel* possède une odeur fortement écœurante, mais ceci ne peut pas empêcher le lecteur de prendre le livre en main. Les références olfactive enrichissent l'histoire décidément.

Il est sûr qu'au niveau neurologique, il reste encore beaucoup de domaines à explorer qui aident à décrypter quelques théories valables pour les sciences littéraires. Il existe déjà des tests qui affirment la connexion neurologique des zones olfactives et visuelles, plus spécifiquement les zones qui s'activent durant la lecture. Des autres tests ont également démontré qu'il existe une réaction affective, soit positive soit négative, face à la perception d'une odeur, appelée l'effet proustien. Néanmoins la langue reste insuffisamment complète pour la description d'une perception aussi discrète. La littérature ne peut qu'indiquer ce que la langue lui permet. Rabelais dispose notamment d'une ivresse lexicographique, donc il forme le parfait objet d'étude.

Plusieurs indications plaident en faveur d'une lecture sensorielle de l'œuvre. Le fait que le public est constamment interpellé indique le but du narrateur qui vise à transmettre le plus que possible les sensations de ces personnages sur son lecteur. Il est également significatif que le nez soit cité plusieurs fois au début du *Pantagruel*. Étant donné que l'homme au XVI^e siècle vivait plus naturellement avec ces sens qu'un lecteur actuel, une lecture sensorielle s'impose. Néanmoins, il reste difficile de fixer définitivement ce que chacun associe avec ce qu'il entend. Henri Bergson estime correctement qu'« en fait, il n'y a pas de perception qui ne soit imprégnée de souvenirs. Aux données immédiates et présentes de nos sens nous mêlons mille et mille détails de notre expérience passée »¹⁵². Le but de la présente étude était donc de fournir un inventaire des catégories associées avec une certaine odeur. Même si les personnages ne mentionnent explicitement qu'une dizaine de fois l'odeur ou le fait de sentir un objet odoriférant, l'œuvre abonde de références olfactives. Il est surprenant de voir, dans cette optique, que les articles critiques sur l'odorat de l'œuvre rabelaisien, peu nombreux qu'ils sont, se focalisent uniquement soit sur les

¹⁵² Henri Bergson, *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Les presses universitaires de France, 1939, p.23.

odeurs agréables, soit sur les odeurs morbifiques. J'ai choisi d'intégrer tant les bonnes que les mauvaises références olfactives, afin d'offrir une étude complète.

La liste exhaustive montre que l'odeur couvre plusieurs objets ou situations odorants. L'explication de l'occurrence d'une odeur est assez diverse. Je plaide en faveur d'une implication voulue du public de la part de Rabelais. Le livre doit se sentir dans tous les parties du corps pour une expérience totale. En outre, dans le *Pantagruel* quand il s'agit des ordures humaines l'odeur n'est pas au centre de l'intérêt. Elles occupent alors un rôle au sein du corps grotesque. Bakhtine ne réfère pas à la perception de l'odeur, il serait donc intéressant d'inclure l'odeur dans le corps grotesque, vu que la joyeuse absorption d'une odeur peut éventuellement aider à dissiper la peur cosmique.

Vu que l'odorat joue un rôle important dans la vie quotidienne, Rabelais ne peut pas omettre ce sens. Lefranc conclut effectivement qu'« une fois de plus, nous surprenons les liens étroits qui rattachent la trame de son roman [*Pantagruel*] à la réalité ambiante et à l'actualité »¹⁵³. Dans une perspective plus élargie, cette lecture culturelle du *Pantagruel* enseigne au lecteur la quotidienneté de la France du XVI^e siècle. Rabelais est particulièrement connu pour le composant réel dans ses écritures. Même si le texte est tressé d'images grotesques et fantastiques, la réalité contemporaine reste présente. Rabelais reflète alors les pensées d'un habitant contemporain.

Dans les études rabelaisiennes, il existe deux pôles opposés. D'un côté les réalistes, sous la lumière du positivisme, comme Lefranc et Auerbach, argumentent que l'auteur chinonais focalise sur les faits réels pour la trame de son histoire. De l'autre côté, les critiques du positivisme, comme Spitzer, attaque la prétendue réalité trouvée par Lefranc et ses étudiants. Ils argumentent, par contre, que les néologismes rabelaisiens créent une nouvelle réalité et ne s'associe nullement avec la réalité historique.

La lecture olfactive de *Pantagruel* a contribué à la vue réaliste sur l'œuvre de Rabelais. Premièrement, Rabelais choisit d'intégrer tous les sens dans la perception de son histoire. Il ne faut pas confondre un lecteur moderne au celui du XVI^e siècle. Il n'existait pas de séparation sensorielle, donc les sens s'impliquaient naturellement. Il s'y ajoute que les odeurs qui s'énumèrent sont connues au lecteur contemporain de Rabelais. Généralement, l'homme du XVI^e siècle était familier avec les catégories qui sont spécifiés plus haut. La peste, à titre d'exemple, et l'odeur qui accompagne la maladie noire devait inciter naturellement des associations olfactives morbifiques. En somme, la lecture sensorielle apporte un enrichissement à l'histoire. Certes, elle ne réfute pas

¹⁵³ Abel Lefranc, *Rabelais. Études sur Gargantua, Pantagruel, le Tiers Livre, op. cit.*, p. 158.

le côté intellectuel. Il est parfaitement possible que les deux lectures se font en symbiose harmonique.

En somme, Rabelais accepte la vie dans tous ses aspects. Rabelais esquisse ses personnages avec des traits humains et ceci implique naturellement une descriptions de leurs perceptions. Le chinonais ne renonce pas aux mauvaises odeurs ; ils font tout de même partie de la vie. Il est sûr, par exemple, que les personnages n'avalent pas des pilules qui masquent l'odeurs des pets, actuellement disponible en ligne¹⁵⁴. De la perception des odeurs émane une joie de vivre et une volonté à comprendre tous les événements insolites. Même si l'odeur ne fait pas encore partie de la conception du corps grotesque, théorisée par Bakhtine, certes elle y trouverait sa place. Par le nez, l'homme inhale le monde.

Après cette lecture olfactive, il serait intéressant d'analyser d'autres lectures sensorielles et en particulier une lecture qui focalise sur les sons. L'invention de l'imprimerie en 1455 par Gutenberg s'occupe d'une plus grande diffusion du savoir et plus particulièrement des livres. Néanmoins, ce restait un privilège de l'élite. En outre, le peuple était analphabète. Quand il voulait donc jouir du plaisir qu'offre la littérature, il ne pouvait que l'écouter. Il s'ensuit que l'ouïe était jadis très importante dans le procès de la perception littéraire. Rabelais fait également beaucoup de références aux sons : un aveugle « sonnoit la note avecques sa vielle » (P, XXXI). Les autres sens jouent aussi un rôle dans le *Pantagruel*. Le goût occupe une place centrale, vu que les banquets abondent. La vue et le toucher sont mentionnés régulièrement, entre autres dans le chapitre XIX qui est entièrement consacré aux gestes des mains et touchers. Je pense qu'il faudrait analyser avant tout le son des timbales et du timbre, des cris de joie et d'horreur, du rire et des soupirs, des bruits de la ville et de la guerre.

Une autre voie de recherche serait l'influence immense de l'industrie des parfums sur le vocabulaire et la littérature. Quand un individu sent un certain parfum, il le qualifie à base d'un lexique qui est utilisé dans les publicités des parfumeurs¹⁵⁵. L'homme deviendra-t-il codé à n'utiliser que les mots qu'il entend régulièrement dans un contexte d'arômes afin de décrire une odeur ? Ce serait certainement une carence pour les œuvres littéraires.

¹⁵⁴ À présent, il existe des pastilles contre l'odeur des pets. Cette invention se situe exactement dans le marque de l'intolérance actuelle face à toute sorte de mauvaise odeur. « Une gélule contre l'odeur des pets », *Le Figaro*, 16 octobre 2013, <<http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2013/10/16/97001-20131016FILWWW00655-une-gelule-contre-l-odeur-des-pets.php>> (consulté le 31 juillet 2019).

¹⁵⁵ Baptiste Coulmont, « Les odeurs ont un sens et une classe sociale », *Le Monde*, mars 2018, <https://www.lemonde.fr/sciences/article/2018/05/01/les-odeurs-ont-un-sens-et-une-classe-sociale_5292899_1650684.html> (consulté le 9 septembre 2018).

La bibliographie

Source primaire :

François Rabelais, *Œuvres complètes*, éd. Guy Demerson, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

Sources secondaires :

Dante Alighieri, *la divina commedia. Inferno*, Rome, Armando editore, 2002.

Aristote, éd Jules Tricot, *De anima*, Paris, Vrin, 1965.

Erich Auerbach, *Mimésis : la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris: Gallimard, 1977.

Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la renaissance*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Bibliothèque des Idées, 1970.

Henri Bergson, *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Les presses universitaires de France, 1939.

Hildegardis Bingensis, *Causae et curae*, Turnhout: Brepols Publishers, 2010.

Jean-Pierre Camus, *Le théâtre sanglant où sont représentés plusieurs actions tragique de nostre temps*, Paris, Joseph Couttereau, 1630.

Joël Candau, « The olfactory experience : constants and cultural variables », *Water science and technology*, 49, 2004, p. 11-17.

Constance Classen, David Howes et Anthony Synnott, *Aroma : the cultural history of smell*, London, Routledge, 1994.

Tom Conley, « Pantagruel animal », dans *Animal Acts. Configuring the human in Western history*, sous la dir. de Jennifer Ham et Matthew Senior, New York, Routledge, 1997, p. 43-60.

Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille*, Paris, Flammarion, 2016.

Natalie Z. Davis et Timothy Hampton, « Confronting the Turkish dogs, a conversation on Rabelais and his critics », *Occasional Papers Series*, 10, 1998, p. 1-34.

Jean Delumeau, *La civilisation de la Renaissance*, Paris, Éditions Arthaud, 1984.

Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Lausanne et Berne: Chez les sociétés typographiques, 1780.

Robert Dreyfus, *Souvenirs sur Marcel Proust*, Paris, Grasset, 1926.

Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle*, Paris, Éditions Albin Michel, 1947.

Dom Michel Félibien, *Histoire de Paris. Tome 4*, Paris, Guillaume Desprez et Jean Desessartz, 1725.

Marcilo Ficino, *De triplici vita*, Bâle, s.n., 1576, p. 525

Michel Jeanneret, « Alimentation, digestion, réflexion dans Rabelais », *Studi francesi*, 81, 1983, p. 405-416.

Michel Jeanneret, « Quand le sens passe par les sens : Rabelais et l'intelligence des corps », *Poétique*, 178, 2015, p. 147-162.

Chantal Jaquet, *Philosophie de l'odorat*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

Étienne Gilson, *Les idées et les lettres*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1932.

Julio González e. a., « Reading *cinnamon* activates olfactory brain regions », *NeuroImage*, 32, mars 2006, p. 906-912.

Pierre Goumarre, « Autour des lunettes audio-visuelles de Rabelais », *Littératures*, 24, 1977, p. 87-92.

Piery Goumarre, « Rabelais : entre le signe et l'indice », *Renaissance et Réformation*, 1, 1973, p. 16-23.

Paula Hamilton, « The Proust effect : oral history and the senses », dans *The Oxford handbook of oral history*, sous la dir. de Donald Ritchie, New York, Oxford University Press, 2011, p. 219-232.

George Wilhelm Friedrich Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Flammarion, 2008.

Hippocrates, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éd. Emile Littré, Paris, Baillière, 1839.

Arlette Jouanna, *La France du XVI^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de Paris, 2006.

Immanuel Kant, éd. J.H. von Kirchmann, *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht*, Berlin, Heimann, 1869.

Harald Kleinschmidt, *Perception and action in Medieval Europe*, Woodbridge, The Boydell Press, 2005.

Claude La Charité, « Rabelais et l'art de péter honnêtement en société », *Contre-jour*, 16, 2008, p. 111-124.

Paul Lacroix, *Catalogue de la bibliothèque Saint-Victor au seizième siècle rédigé par François Rabelais*, Paris, Libraire J. Techner, 1862.

Abel Lefranc, *Rabelais. Études sur Gargantua, Pantagruel, le Tiers Livre*, Éditions Albin Michel, Paris, 1953.

Abel Lefranc, « Le vin chez Rabelais », *Revue du Seizième siècle*, 11, 1924, p. 59-78.

- Abel Lefranc, « Le visage de François Rabelais », *Revue du seizième siècle*, 13, 1926, p. 112-129.
- Annick Le Guérer, *Le déclin de l'olfactif, mythe ou réalité ?*, *Anthropologie et sociétés*, 14, 1990, p. 25-45.
- Yvan Loskoutoff, « un étron dans le cornucopie : la valeur évangélique de la scatologie dans l'œuvre de Rabelais et de Marguerite de Navarre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 6, novembre 1995, p. 906-932.
- Robert Mandrou, *Introduction à la France moderne (1500-1640)*, Éditions Albin Michel, Paris, 1974.
- Clément Marot, *Oeuvres complètes*, Éditions Dondey-Dupré, Paris, Rapilly, 1824.
- Marshall McLuhan, *Understanding media*, Abingdon, Routledge, 2006.
- Michel de Montaigne, *Œuvres complètes*, éd Robert Barral, Paris, Éditions du Seuil, 1967.
- François Moreau, « La bibliothèque de Saint-Victor (*Pantagruel*, chapitre VII) », *Littératures*, 19, septembre 1988, p. 37-42.
- Susan Signe Morrison, *Excrement in the late middle ages. Sacred filth and Chaucer's fecopoetics*, New York, Palgrave Macmillan, 2008.
- Donald Olding Hebb, *The organization of behaviour. A neuropsychological Theory*, New York, Wiley, 2002 [1945].
- Georges Matoré, « Le vocabulaire des sensations aux XVIe siècle. Étude lexicologique », *L'Information Grammaticale*, 9, 1981, p. 3-5.
- Patrice Marcilloux, « l'anti-Nord ou le péril méridional », *Revue du Nord*, février 2005, 360, p. 647-672.
- Jonathan Mueller, « Au cœur des odeurs », *Revue française de psychanalyse*, 70, 2006, p. 791-813.
- Henri Piéron, *Aux sources de la connaissance : la sensation, guide de vie*, Paris, Éditions Gallimard, 1945.
- Émile Pons, « Les jargons de Panurge », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1, 1931, p. 89-98.
- Abel Rey, *La Jeunesse De La Science Grecque*, Paris, La Renaissance du livre, 1933.
- Hans J. Rindisbacher, *The smell of books : a cultural-historical study of olfactory perception in literature*, Ann Arbor, The university of Michigan press, 1992.
- Pierre de Ronsard, *Œuvres complètes*, éd. Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, Éditions Gallimard, 1993, p. 949.

A. H. Schutz, « Why did Rabelais satirize the library of Saint-Victor? », *Modern Language Notes*, janvier 1955, 70, p. 39-41.

Michael Andrew Screech, *Rabelais*, New York, Cornell University Press, 1979.

Stefan Halikowski Smith, « Demystifying a Change in Taste: Spices, Space, and Social Hierarchy in Europe, 1380–1750 », *The International History Review*, 2007, 29, 237-257.

Patrick Süskind, *Das Parfum : die Geschichte eines Mörders*, Zurich, Diogenes, 1994.

Lynn Thorndike, « Baths, and street-cleaning in the Middle Ages and Renaissance », *Speculum*, 2, avril 1928, p. 192-203.

Giovanni Villani, *Cronaca di Giovanni Villani, a miglior lezione ridotta*, Firenze, Sansone Coen Tipografo-editore, 1847.

Daniel W. Wesson et Donald A. Wilson, « Smelling sounds : olfactory-auditory sensory convergence in the olfactory tubercle », *The journal of neuroscience*, 30, février 2010, p. 3013-3021.

John Wyclif, *Select English works of John Wyclif. Tome 1*, éd Thomas Arnold, Oxford, Clarendon press, 1869.

Référence d'une page Internet :

« Une gélule contre l'odeur des pets », *Le Figaro*, 16 octobre 2013, <<http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2013/10/16/97001-20131016FILWWW00655-une-gelule-contre-l-odeur-des-pets.php>> (consulté le 31 juillet 2019).

Baptiste Coulmont, « Les odeurs ont un sens et une classe sociale », *Le Monde*, mars 2018, <https://www.lemonde.fr/sciences/article/2018/05/01/les-odeurs-ont-un-sens-et-une-classe-sociale_5292899_1650684.html> (consulté le 9 septembre 2018).

Outil de référence :

Le TLF en ligne, <<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>>.

Table des matières

Les remerciements	2
Les abréviations.....	3
L'introduction	4
Chapitre 1. Le cadre théorique.....	8
1. L'état de question : l'anosmie historique	8
2. L'odorat : de la perception à l'activité cognitive	11
3. Le rapport entre la linguistique et la perception olfactive	12
4. De l'ouïe à la perception d'une odeur	14
5. L'effet proustien	15
Chapitre 2. L'odeur du <i>Pantagruel</i>	17
1. Le nez et l'acte de sentir.....	18
2. Les odeurs désagréables	20
2.1. Les maladies	20
2.1.1. La vérole	21
2.1.2. La peste	21
2.1.3. Les plaies.....	23
2.1.4. Les médicaments	24
2.2. La mort.....	24
2.3. La guerre	26
2.4. Le chapitre VII : sur l'étrange odeur des livres	26
2.5. La sens de l'intimité	28
2.6. Les ordures humaines	30
2.6.1. Les excréments.....	32
2.6.2. Les pets	33
2.6.3. L'urine	34
2.6.4. Le vomissement	34
2.6.5. La transpiration	34
2.7. Les bains	35
2.8. L'enfer	35
3. Les odeurs agréables	37
3.1. Le banquet	37
3.2. Le vin.....	39

3.3. Les parfums.....	40
Chapitre 3. Les possibles hypothèses.....	41
1. L'hypothèse du corps grotesque.....	41
2. L'hypothèse artistique.....	42
2.1. <i>Les Essais</i> de Michel de Montaigne.....	43
2.2. Les odes et les sonnets de Pierre de Ronsard.....	44
2.3. L'œuvre poétique de Clément Marot.....	45
La conclusion.....	47
La bibliographie	50